

Métamorphoses

Recueil de poésie 2006-2015

Olek Yaro

Publication CC le 6 février 2020.



Métamorphoses de [Olek Yaro](#) est mis à disposition selon les termes de la [licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International](#).

Les autorisations au-delà du champ de cette licence peuvent être obtenues à <http://olekyaro.com/contact>.

N°Dépôt SACD: 000163792, déposé le 22 février 2016.

Métamorphoses	4
La prisonnière des sentiments	5
Le soleil du Monde	6
L'amour des autres	7
Les souvenirs sont sur mes cils	8
La foule de nous	9
Métamorphoses	10
Delirium	11
Quelques mots de solitude	12
Salle d'attente	13
Le malheur du monde	14
Souvenirs	15
Le jardin	16
Lament	17
Le rêve sans toi	18
Le minotaure	19
Devant ce manque de toi	20
Je porte tes chaussures ailées et tendres	21
Hélas	22
Les flammes bleues	23
Le frère	24
Ça a été	25
Bellissime	26
L'intervalle	27
La muse qui m'a laissée.	28
Les espaces blancs	29
Le masque des cendres et des poésies	30
Salomé	31
Le crime	32
Bellissime	33
Luminescence	34
Zéphyr	35
Toréador	36
L'énigme des objets obscurs	37
Sfumato	38
Pourpre	39
Au Pourpre	40
Aviede	41
Peu importe	42
Fenêtre orpheline	43
La ligne droite	44
La terre natale	45
Maintenant et à jamais	46
Sommes-nous devenus fous dans les flammes?	47
Le sphinx	49
L'Oiseau du Jardin Blanc	50
Quiproquo	51
Je vais dormir	53
Papier d'Arménie	54
Les mûres et les framboises	55
Le poète	56
Et je suis tombée	57
Tant d'amour	58
Un souffle d'aménité	59
Daimon	60
La caravane s'en va	61
Le rouge aux lèvres nues	62
Au grand Nord on ira	63
Ecoute le chant du vent	65
L'oiseau du jardin blanc	66
Vera	67
Hieros Gamos	68
Hieros Gamos	69

Adieu le tigre	71
À l'étoile	72
Royaume	73
Vol au Clair	74
La pluie de Notre Dame	75
Le sourire de doux-chat	76
Tant de cheveux pour les nids d'hirondelles	77
Je t'ai vu	78
Écroulement	79
Le Loup et Enfant-des-Neiges	80
Être Lunaire	82
Indian Summer	83
Prêtresse de la Lune	84
Tanpopo	85
Anthologie de la Forêt Noire	86
Bénédiction	87
La porte	88
Heureux départ	89
Courir	90
La saison d'hiver	91
Une belle journée pour mourir	92
J'ai failli oublier	93
Une Bonne Guerre	94
La peau du loup	95
Les connexions	96
Le sang bleu	98
Paris, ma ville maternelle (21 avril)	99
La groseille rouge (22 avril)	100
*** 24 Avril.	101
Anthologie de la Forêt Blanche	102
Trinquons	103
Le ciel s'en va à tout va	104
Arche de Noé	105
Image de Soi	106
L'enfant	107
Le temps s'en va	108
Amour - Agapè	109
Animaux Fabuleux	110
La fiancée des loups	111
Mercure, c'est toi ?	112
Cet arbre... ..	113
La Matière	114
Terra Incognita	115
Être Artiste... ..	116
Corps étranger	117
Terre Rouge	118

Métamorphoses

ORAEUS

2006 Laval
à E.G.

LA PRISONNIERE DES SENTIMENTS

Je suis là, en train de voler ton regard,
Si lointain que tu sois,
Tu occupes mes rêves...
Cet appel des profondeurs de mon âme,
Qui me pousse à chercher ton visage parmi les autres,
Est la confusion de la raison,
L'impuissance totale de la mémoire...

Je suis là, entre deux mondes :
Celui où je suis perdue,
Et celui où je suis en train de te perdre...

Un jour quand je regarderai les étoiles,
Avant de m'envoler vers la Lune,
Je me souviendrai de toi, aujourd'hui...

Domage - je ne suis pas Poète,
Ni Modèle, ni Peintre,
Ni quelque chose d'autre -
Que le miroir de ton esprit...

C'est ainsi que naissent les sentiments,
Dans l'océan de la lumière,
Parmi les vagues silencieuses
Qui ne promettent rien...

Le monde extérieur est anonyme et imperceptible :
Aujourd'hui j'ai chanté dans toutes les rues de cette ville,
Et personne n'a prêté attention à moi...

Je sais que pour me fixer désormais,
J'aurai besoin de l'écho de tes pas,
Le miracle de ta présence,
Les chemins des trains,
La compagnie du vent,
Le chuchotement des rêves,
Où je vis ma liberté aux grandes ailes,
Avec la mort de mon côté droit,
Et l'éveil de mon côté gauche...

Quand je traverserai le pont au-dessus des brouillards,
Je me souviendrai de toi, aujourd'hui...

Dans l'absurdité de tout ce que je fais,
Le misérable état de ma conscience,
Les débris de ma sérénité,
J'accroche un fil invisible
À la lumière de tes yeux,
Puis je tisse les dessins autour de toi
Avec cette matière éphémère
Qui vibre sur le bout de mes doigts...

Tu ne pourras jamais me manquer,
Je garde ton image,
Aussi précieuse que la flamme du jour
Qui ramène la vie à l'horizon de tous les matins,
Pour que je me souviene de toi,
Aujourd'hui...

01.02.2006

LE SOLEIL DU MONDE

L'amour qui est en train de me changer,
Ne vit que dans les ténèbres...
La façon dont tu me regardes,
N'est qu'une façon de rêver...

En m'observant dans le miroir,
Je ne suis pas capable de prononcer : « je suis libre »...
En te regardant,
Je ne suis qu'une « mortelle »...

Les mots qui sont dans l'air
Ne signifient rien,
Inaccessibles comme les étoiles
Sont tes yeux...

Je ne peux pas atteindre
L'éclipse de la Lune
Dans le silence du ciel...

Tu es devant moi
Comme le Soleil du Monde...

L'AMOUR DES AUTRES

Ça me fait perdre la tête,
L'amour des autres dont je suis le témoin...

J'aimerais te voler
À chaque instant de cette vie,
La douleur de mes seins
Me fait dire des choses véritables...

Te voler pour moi-seule,
Sans me soucier des autres...
La folie qui me ravage
Est plus forte que le bon sens...

Tu es heureux sans moi -
Je n'ai plus de courage...
Je me couche à côté de ton ombre,
Silhouette d'amour qui outrage...

Je veux capturer ton regard,
Le seul qui se pose sur ma tombe,
Je t'admire, je rêve de toi,
La Fin de l'Amour...
... Pour la Fin du Monde...

LES SOUVENIRS SONT SUR MES CILS

Et voilà...

Je suis en tête à tête avec mon découragement et ma nostalgie,

Je ne possède rien,

Et même ma propre histoire s'effondre...

Finalement il n'y a rien à dire,

Et mes sentiments ne me sauvent plus...

La mosaïque de mots et de pensées

Ne reflète guère la lumière du jour...

Je suis en train de me perdre chez moi,

Entre mon lit et ma fenêtre,

Je compte les pas interminables...

... Les souvenirs de ta présence,

Les souvenirs sont sur mes cils...

Comme le désir de me comprendre,

Comme le désir de m'endormir...

LA FOULE DE NOUS

A N.G.

Cette parodie des sens que j'incarne,
La grimace de fatigue que je m'interdis,
L'espoir d'amour que je m'accorde,
Le sentiment d'effroi que je m'afflige,
Ne partiront jamais...
Pendant que je tracerai des lignes
Sur l'eau miraculeuse de la vie...

Si la fatalité existe toujours :
Il y aura toi et moi -
La foule de nous,
Des évadés...

Comme cette musique me rappelle
Le monde de nos pensées,
Les formes dorées dans la brillance,
Et nos lumières dans la pluie...

Si la beauté existe toujours :
Il y aura toi et moi -
La foule de nous,
Des imprévus...

La sérénité s'installe parmi les passions et les désirs,
La transparence et la béatitude présument :
« Il n'y aura pas de mal à l'avenir,
Il n'aura plus de mal ! »

Mais si les rêves existent toujours :
Il y aura toi et moi -
La foule de nous,
Des refoulés...

Silencieuse et calme aujourd'hui,
Est ma peau assoiffée de l'existence -
Assise dans son ombrage,
Je ne ressemble à rien à ses cotés...

Mes humeurs changent,
Les pensées irradiant et se perdent -
Je suis en train d'empoisonner le temps,
Il me sourit avec son œil berné...

Et si les souvenirs existent toujours :
Il y aura toi et moi -
La foule de nous,
Des révolus...

Dans le coin de mes yeux - la réalité
Deviendrait une fourmilière de sentiments,
Ses poumons sont noirs comme une éponge
Qui depuis longtemps aspire les jours d'attente...
Le dégoût, produit par son ennui,
Me fragilise et m'affaiblit...

Mais si le monde existe toujours :
Il aura toi et moi -
La foule de nous,
DES INCONNUS...

METAMORPHOSES

Mes jambes sont lourdes
Comme le souvenir d'amour,
Et la fumée que je respire
Dans le battement du cœur au ralenti...

Mes yeux sont vides,
Regard introverti -
Dans les profondeurs du mal,
Cloné par mes pensées...

Je réalise mes peurs,
Qui se transforment en larmes,
Si désertique et sèche,
La Terre-Des-Bouches
Absorbe ma stupeur,
Non accordée, fluide,
Pour embaumer mon corps
Qui perd son poids normal...

Je cherche à m'accrocher
À sa matière solide,
Qui peut me protéger,
Sauver mon âme... Enfin...

Je ne suis rien du tout,
Mais tout ce que je suis, vit...
Ni différent, ni mieux,
Mais certainement, à part...

Empoisonnée de par le Mythe
De la lumière splendide,
Qui ôtera la peine
De mon esprit flottant...

DELIRIUM

Quelle sorte d'inspiration?
Peu m'importe...
Volontairement, la mise en abîme
Du monde des hommes invisibles
Et l'accélération du temps dans mon miroir
Ne me réservent plus des surprises...

L'aventure d'exhibition
Devant le regard des anges,
Peints sur la tapisserie
D'une maison échappée des années 60...

La portion d'excitation
Est beaucoup moins efficace
Que son attente !

Demain je te reverrai,
Puis la lucidité disparaîtra,
Laisant la place à la vaccination d'amour...

On est tous malades aujourd'hui
Des choses impossibles, mais imaginables !

L'Ennui est mon prince adoré -
Je l'ai hérité de vous,
De tout ce système qui m'aspire,
Quand je passe au-travers de ses dents,
Comme un poisson rouge, minuscule,
De la folie...

L'Insomnie me rend sa visite du soir,
Je suis parmi ses patients préférés...
On discute avant que la fatigue
N'abaisse mes paupières
Pour la dernière fois,
Peut-être ?

Je le sentirai,
Je ne saurai plus quoi faire -
Le temps qui passe,
Ne m'appartiendra plus...
Figée comme une sculpture de cire,
Je ne me reconnaitrai guère...

Mais, aujourd'hui...
... Les souvenirs imaginaires me sont donnés...

... Pour oublier les perspectives,
Abandonner les parallèles et m'accorder
Avec le Ciel...

QUELQUES MOTS DE SOLITUDE

À JP

Inutile de chercher les mots,
Je ne sens plus mes doigts
Posés sur ta peau,
Salée comme la mer...

Je ne suis plus la même,
Je n'arrive plus à croire
À toutes ces choses incroyables,
Qui ne nous sont jamais arrivées...

Je danse avec les ombres,
Anéantie et morbide...
Comme une poupée mécanique,
Je ne m'arrête plus...

Dans les bras de l'absolue réalité
Qui arrache mes ongles,
Quand chaque jour j'écris dans mon livre
Quelques mots de solitude...

J'ai appris par cœur
Leurs sens et leurs usages,
Je peux les traduire
Dans toutes les langues...

Finalement, ils sont comme nous -
Ils ne signifient rien d'autre...
... Que toi et moi...

SALLE D'ATTENTE

Je voulais faire tellement de choses,
Que je suis restée immobile,
Avec les pensées des autres -
La substance vaporeuse des nerfs...

Absorbée par le sommeil chaotique,
L'ambiance fugitive,
Je me suis réveillée dans une salle d'attente...

Tous ces moments ordinaires
Sont les fenêtres
D'un TGV à pleine vitesse,
Qui passe devant mes yeux...

Encore une fois,
Je ne verrai plus les visages familiers,
Et mon cœur tombera en panne...

J'ai déjà vu cela autrefois,
Dans un film ou une vie antérieure...

Vivre ainsi pour oublier encore ?
Se perdre à nouveau pour avancer plus vite ?

... Mais, je ne sais où,
Et je ne sais, pourquoi?...

LE MALHEUR DU MONDE

Puis le malheur du monde
S'envole vers les étoiles...
Inspirée par ta présence,
Je cherche à te joindre,
Hébétée par les bruits de mon sang,
Par la chaleur de l'ambiguïté,
Par les questions qui m'envahissent...

Neutre, ton regard n'exprime pas le feu,
Je tente de t'oublier...
Au fond de mon cœur, je suis toujours le témoin
De ma propre décadence...

J'éprouve en silence ton absence...
Aujourd'hui rien n'est possible...
Dans ce rêve où tous les acteurs sont morts,
Je me regarde partir dans le néant...

La musique s'arrête,
L'orchestre muet s'endort, absorbé par la froideur de tes mots,
La pluie ne va jamais arriver dans cet endroit maudit,
Où je dénoue les fils des nerfs dans le cocon de mon cœur...

La mort n'existe pas en présence de l'Amour,
Les larmes de la Déesse tombent dans le calice de l'effroi,
J'ai peur de moi et de mon orgueil...
... Car, je ne peux que t'aimer...

SOUVENIRS

Mon ombre brûle
Dans ton regard,
Dans ce jeu idiot,
Silencieux et étroit...

Je ne supporte plus
Ma vie dans les bras
De l'odieuse solitude...

Mon esprit s'en va
Dans les rêves chaotiques,
Mes mains veulent toucher
La peau de Méduse...

Ma colère qui remonte
En surface, m'épuise...
J'amortis,
Je me fige,
Je m'écroule,
Brisée pas les scènes
Du passé inutile...

Il n'y a que tes yeux,
Qui m'animent,
Qui me sauvent...

Il n'y a que les rêves -
Souvenirs imbéciles...

LE JARDIN

Les mouvements de ton cœur sont comme le vent,
Qui transmet mes pensées au monde,
Les battements de tes cils sont tendres
Comme le frottement des ailes...

Je suis là, j'attends
Dans mon jardin subtil,
Où je cultive ton nom,
À l'image de mes rêves spontanés...

Les souvenirs de ta voix,
Apaisante comme les vagues,
Remontent mon esprit
À la pointe de mes sens...

Je ne vois plus la surface
De la terre et du ciel,
Je ne sens plus l'archipel de mon corps,
Qui frémit et s'efface...

LAMENT

Je te fuis,
Comme je fuis moi-même,
L'indifférence que je sème,
Réduit mon âme,
L'impatience que je porte,
Se moque de l'amour...

Le cercle de mes pensées
Se transforme en spirale de la folie,
Tu me manques comme le passé,
Que j'aurai voulu vivre...

Mais le silence n'a jamais été aussi épais
Entre nos mondes...

Mes ailes n'ont jamais atteint
La hauteur de tes yeux...

Je suis désarmée,
Je m'effondre en larmes...

Désespérée par l'idéal,
Épuisée par l'attente...

... Dans la Parodie du Paradis...

LE REVE SANS TOI

Ne me regarde jamais dans les yeux,
Car je vais voir
À quel point je t'aime...

Je passe à côté de toi,
Je respire ta présence...

J'aimerais te toucher,
Te donner mes larmes,
Transparence de ces jours
Et l'absence de l'espoir...

La musique qui accompagne ma douleur
Est douce comme la pluie,
Qui tombe sur ton visage...

... Le rêve sans toi,
Sera ma vie sans rêve...

Il faut que je m'en aille -
Le temps, toujours pressé,
Me fait des signes étranges...

Dans ton regard fermé,
L'horloge se tait,
Je plonge,
J'accélère mes pas...

... Ce rêve n'a pas de fin,
Ne me regarde pas...

LE MINOTAURE

Ça fait longtemps...
Que tu observes ma douleur,
Ça fait longtemps...
Que tu gardes le silence...

Dans l'univers des choses étranges,
Figées comme les statues des songes,
Non prononcées...

Je ne t'envie pas...

Les gens - ils viennent, ils partent,
Mais toi, qui n'es jamais venu,
Tu as effleuré mon âme,
Épris de mes ossements,
Puisé mon corps à l'infini...

Ceci est un paradoxe énigmatique,
La confusion d'un voyageur
Devant ce pâle mirage de l'absolu,
Prenant la forme anecdotique d'un drame...

... Je suis le Labyrinthe,
Je suis le Fil,
Je suis le Minotaure...

DEVANT CE MANQUE DE TOI

Mon esprit m'échappe,
En cherchant de te voir,
L'affection de la mémoire,
Invisible, transperce le temps...

Le monde onirique des pensées,
Abstractions et désirs,
Engendre une frustration constante,
Mais l'attente projette ses propres images émouvantes,
Derrière mes yeux...

Séparée de toi,
Éloignée de mon corps, hypnotisée,
Démolie,
Devant un écran de sentiments,
Je m'immerge dans un air,
Condensé et fluide,
Pour absorber les cellules dangereuses...

Ce sont les petits soldats
Qui cherchent à m'envahir,
Entrer dans mon sang,
Comme l'ivresse de la mort...

Je leur rends mon palais de la mémoire,
Mes territoires de la réflexion,
Mes frontières de l'identité,
Mon trône de l'orgueil...

... J'ai échoué,
Je l'avoue,
Devant ce manque de toi...

JE PORTE TES CHAUSSURES AILEES ET TENDRES

À N.G.

Je porte tes chaussures ailées et tendres,
Je suis tes mains entrelacées avec les ombres,
Les touches du piano, les cordes vibrantes,
Posées sur le berceau d'une pluie dormante...

Si pâle et mirageux est ton visage,
Un beau miroir des souvenirs célestes...
Tes ongles peints,
Qui me paraissent si longs,
Incarnent le summum de nostalgie
Et le chaos nocturne,
Atteignent mon cœur de femme
Et sa nature aveugle,
M'évoquent les souvenirs de l'infini...

La décadence du temps avec ses voiles d'ivresse,
En décalage avec les mots,
Sans intervalles, sans cesse,
Dénude son corps anéanti par les caresses
Des inconnus,
Aux beaux visages
Sans traits...

... L'amour est un éther
Qui se consume, et brûle
Jusqu'à l'oubli universel,
Où tout se tait...

HELAS

Nul ne saura reconforter,
Rien n'esquivera mon regard,
Qui ôte la peau et brise le cœur
De chaque rêve...

HÉLAS

Et sans lâcher une larme,
Dans la froideur des lendemains,
Mon âme s'abandonnera aux flammes,
Et s'étalera dans l'ombre, comme un rat,
En train de se confondre
Avec les gouttes microscopiques du regret...

Dans les cellules désespérées d'un corps,
Prenant son souffle exaspéré,
Pour se noyer dans le brouillard,
Si anonyme et uniforme...

HÉLAS

... Ne plus jamais me refléter en grâce,
Ne plus jamais monter à la surface
De mon sommeil profond...

LES FLAMMES BLEUES

Les flammes bleues,
Les souffles du désert,
Disposent les restes de mon corps
Éparpillé..
Dans la fluidité
Et dans l'ennui,
Je canonise mes tripes,
Le rire,
L'anomalie...

À cet instant, ma pauvre vie
Qui se consume dans la folie,
Dévore les mots tranchants,
S'enivre du silence et chante,
Respire une euphorie fatale,
Dénonce et boit son propre sang glacial...

Et toi - la lame qui brise les os d'espoir amer,
Tu es le Ciel - mon sarcophage en verre,
Tu es la Nuit - ma seule raison de plaire,
Tu es la Lune qui tend tous ses chemins comme les rubans de fer...

... Mon nouveau Monde Doré
Perfore la stratosphère,
Absorbe le parfum de Lucifer
Et la colère d'une flamme dansante
De mon regard, déjà évaporé...

LE FRERE

Différent aujourd'hui,
Fluide comme ta voix,
Mon chagrin silencieux
S'offre à toi...
Quand je prends la fuite,
J'oublie...

L'ignorance de la pluie,
L'effervescence du non-dit,
L'indifférence de la vie,
Impersonnelle comme Dieu...

L'interférence des pensées,
L'effet des miroirs infinis,
Les reflets de tes flammes bleues
Dans mes yeux éblouis,
Je m'oublie...

En te disant mes adieux,
Je couvre ton visage rêvé
De rubans de soie noire,
De pétales de roses éphémères,
De baisers innocents et amers,
Je me rends aux métamorphoses...

... Désormais, je t'aimerai, mon Rêve
Comme un frère de mon âme pure...

ÇA A ETE

Je t'avais imaginé, je t'avais rêvé,
Je t'avais perdu, je t'avais trouvé...

Toi, tu ne te souviens pas de moi,
Tu ne te souviens pas de tout...

Mon apparence frénétique, confondue,
Dans les ondes éthérées se fane...

Le temps est la lumière qui nous éclaire,
Si linéaire comme « ça a été »,
Jusqu'à l'Amour qui nous sépare...

Tu ne me reconnais pas du tout,
Étrange et blessant est ce langage du réel,
Si compliqué et divisible à l'infini,
Comme ma douleur...

Impénétrable, univoque,
Ta mémoire implacable, parfaite,
Efface la trace des souvenirs,
Qui abandonnent la résistance
À cette logique étanche
De l'insuffisance...

Je ne suis plus fidèle à l'espérance
De mon désir et son errance...

Le temps est une lumière qui nous éclaire,
Imaginaire et repentie comme « ça a été »,
Jusqu'à l'Amour qui nous sépare...

Quand je suis partie, tu m'as aimée...
Tu ne te souviens pas de Tout...

Bellissime

ORAEUS

2007, Versailles
à E.G.

L'INTERVALLE

L'élégance de la perte,
Le raffinement de la douleur,
Allégés par la poésie émouvante,
Soulèvent les paradis spontanés,
Fondés sur la vanité, les choses impermanentes,
Vibrantes dans l'instant de l'euphorie maladive...

La cruelle omniprésence de ce manque,
Telles les flammes,
Dont les reflets se détachent des murs de la caverne impalpable,
Tels les sentiments qui s'éloignent de la vérité de leurs sens,
Est ma mémoire primaire,
Qui refuse de se dissoudre dans sa plénitude délabrée...

Le silence de tes yeux? -
Comme si je pouvais l'oublier...
De mon existence éphémère -
Comme si tu pouvais t'en aller!

LA MUSE QUI M'A LAISSEE.

La muse qui m'a donné des nausées,
Celle qui m'a heurtée, s'est éparpillée,
Comme une lumière au-dessus des toits,
La poudre cosmique, onirique, immonde
De cette nouvelle ville, sans édile, tel un nombril...

Sans paroles, dans la rhapsodie des bruits,
Je me suis mise à nue,
Laissant mes habits mornes,
Ironiques et troués par des lombrics...

Je me suis délavée,
Jusqu'au dernier fil de ma tendre incertitude,
Laissant le désir noircir les murs
Dans la complaisance,
La « suicide-attitude »...

J'aime mon masque d'infant,
Mon armure de guerrier,
Mon obstination d'homme,
Ma liberté d'abandon,
L'expérience confuse d'un refus,
Et autres sécrétions du cœur,
Épris par la peur,
Tremblant, gélatiné,
Empoisonné par l'odeur des poissons morts,
Tournant leurs yeux ronds
Vers les profondeurs,
Bercés par le calme succube,
Oubliés dans les recoins
D'une chambre des amants,
Instantanément, immortels...

Je suis navrée comme un navire,
Laissant ses passagers au fond de l'océan ivre...
Je suis conforme à ma sagesse corrosive,
Mordant les horizons glacés...

16.08.2007

LES ESPACES BLANCS

Les espaces blancs embrassent
Les lacunes du silence,
La danse cinétique de la pluie
Lance des craquelures
Sur les figures
Des mauvais esprits-mâîtres...

Ceux-ci n'accordent pas
La mécanique subtile,
Troublée par les petits marteaux des traîtres,
Et les fantômes fugaces,
Comme les amours-impasses,
Enrobés des velours du passé,
Qui chassent,
Qui frétilent et qui se lassent...

L'éclat et les chimères
Imprègnent les draps vierges,
La peau blanche de l'espérance,
Dégustent le fluide astral,
Dépouillent l'orchestre ancestral
De ses révélations tactiles,
Jusque dans les tonalités amères...

Leurs lames tranchantes se lamentent,
Versant le sang des lâches,
Et sculptent leur gloire de marbre,
Aux proportions parfaites,
Dans les azurs du ciel...

Où le serpent immense,
Mordant sa queue, délasse
Sa peau de plumes de fer
À l'origine infime,
Au centre de l'univers,
Où mon esprit d'enfance
Revêt les ailes du père...

31/08/2007

LE MASQUE DES CENDRES ET DES POESIES

Ouvrir le désir, laisser t'emplir,
Parvenir à atteindre son rire,
Enterré dans les paroles ternes...

Découvrir l'empire des ravages,
Les reflets des palais des brumes,
Sans volumes, lugubres,
Qui fondent sur les lèvres courbées,
Sucrées comme la dernière feuille,
Qui tombe de l'arbre de renaissance
Dans la paume de ma main,
Vieillie par le vent,
Qui souffle des énigmes de la vie,
Qui s'enfuit de mon corps prosterné,
Qui se plie, blanchi comme une plume, à l'oubli,
Où l'âme glisse sous les rochers,
Transperce la peau granuleuse de la terre,
Submerge les tunnels des souvenirs...

La similitude engourdie et affamée
Est sur ma langue sèche et fidèle au silence...
L'ambrosie du néant
Pénètre ma gorge irritée
Par les vagues désastreuses, qui emportent ma jeunesse...

Les paroles des sages surgissent
Dans les cieux immobiles,
Où rayonne le diamant
D'un souffle continu...

L'éveil ne figure pas dans la nomenclature des désirs,
Ne parait pas dans la liturgie sentimentale...

Le porte-parole du mal avale ses dents moisies,
Durant un cri subliminal à l'aube solitaire,
Ancrée dans ton visage...

... Il sourit aux serpentins de mon sommeil,
Tel le masque des cendres et des poésies...

SALOME

Quand je touche les reflets de ton élégance,
Les blastes des lucioles libres de toute tristesse
Se mettent en mouvement,
Comme des lustres de soleils
Pondérés par ta main invisible...

Les pénitences et les guillotines
Recommencent leur danse,
Enivrées par la foule des fous...

La valse magistrale des épées, sans reproche, et des coupes, sans fond,
Sépare les têtes de leurs épaules...

Somnambule, arrondie par leurs mouvements habiles,
Je m'écoule dans les lacs de tes pupilles,
Embrassant les verticales des astres,
Qui frémissent dans les filets d'amertume...

Bleutée, comme l'aile d'un corbeau,
Est ta chevelure que je vagabonde...
Translucide, comme la porcelaine,
Est ta peau que je lèche obstinément,
Avant de glisser dans ta bouche béate,
Dans les souterrains d'une nuit exaltante et infidèle...

... Oh, Iokanaan,
Si seulement tu m'avais regardée...

LE CRIME

Je te pleure, et je te pleure...
La rivière d'amertume a coulé
Jusqu'à tes poignets nobles...

Les écumes de mon sang
Ont absorbé tes draps blancs,
Comme les terres noyées par des malices...
Ils ont emporté les toits et les cloches,
Dévasté les jardins des muses,
Ils ont gobé les plumes des anges,
Blanchi tes cheveux lisses,
Épuisé le paradis de tes hanches...

Mais je te tisse, et je te tisse,
Comme une toile du cauchemar,
Une étoile du délice,
Au fin fond du vaste précipice,
Où se glisse mon ombre de vanité,
Lors d'une pantomime du crime
Au cœur de l'humanité...

BELLISSIME

Je commence par l'écrit,
Évoquer ton esprit,
Ressusciter ton corps
Dans ma peau étendue
Sur un chapiteau de rêves...

Je te voulais...
Comme la voleuse de sable,
Aux cheveux d'or,
La marchande d'images,
Aux poches pleines de cendres...

Et maintenant, sans ton nom,
Avec les cobalts du ciel, je me suis mutilée,
Je me suis perforée dans les fractales de l'ombre,
Avec le fil du temps, je me suis mortifiée -
Je me suis emparée de ton âme...

BELLISSIME

Étirée, momifiée, assombrie
Est ma fleur, mon visage, le Noir-cire...
Désormais, dans une boîte-à-gadgets
Dérisoire du désir...

À la stérilité, à la folie,
La toile bénit les souvenirs...
Mais je ne te peindrai, hélas,
Jamais aux cheveux gris...

La montgolfière était dans la lumière,
Aux hélices de la fièvre, tournant autour
De tes lèvres nimbées...

Ton souffle étoilé, absorbant la noirceur des iris,
Est la poudre cosmique...

BELLISSIME

Souris, mon amour improbable,
Moque-toi de moi,
Sois heureux, impalpable,
Comme la plume fine
Qui m'a écrit...

Je t'aimais...
Comme la voleuse de sable,
Aux cheveux d'or,
La marchande d'images,
Aux poches pleines de cendres...

LUMINESCENCE

à A.S.

Comme je suis éprise,
Mise à l'épitaphe
Des plaques de neige sur le tombeau...

Comme je suis nue,
Et mal assise
Sur l'aile de ton corbeau...

L'oiseau au phallus d'or,
Aux perles de sang -
Les gouttes de la forêt de mon mutisme...

Dans le plumage nocturne de ta mélodie,
Enveloppant ma gorge,
Tapissant ma langue,
Encombrant mon palais venimeux...

Comme je suis enfantine,
Cristallisée de baisers désolants,
Tétant la louve vacillante,
Aux dents sacrées des astres lents...

Moi, qui contemple la beauté,
Qui frotte la langue sur les écorces gracieuses,
Et qui charpente le monde, languissant,
Puisant le feu dans les cavernes orbitales,
Ouvertes à la lumière des cieux...

Je suis tenue par les écailles
Et les vertèbres de mes anneaux,
Qui pulsent dans l'épiderme de la terre,
Légères comme les nuages dans mes artères,
Luminescents et insensibles comme mon sang...

ZEPHYR

Lorsque mes doigts trembleront dans l'urgence,
À défaut de mots
Échappés à l'exécution...

Dans l'enveloppe sans indices,
Fondue dans mes mains,
En silence d'abysses,
Je trouverai nos habits bleuâtres,
Une mèche des reflets en supplice,
De nos âmes dénouées du mirage...

Et la soie des nuages
Effacera mes empreintes
De la terre à l'eau pâle...

Lorsque la neige enflammera tes paupières,
À défaut de larmes
Échappées à la perdition...

Dans le cadran du soleil,
Sur le chemin des astres,
Tu baisseras ton arc et tes flèches,
Tu ôteras ton armure,
Ornée de phalères légitimes,
Et l'étincelle de l'éveil
Brûlera de mille flammes
Ton front lucide...

Lorsque mes doigts trembleront dans l'urgence,
À défaut de mouvements
Échappés à l'apparition...

Dans la rivière d'émeraude,
Mouvant les vestiges
De nos vies rebelles,
Tu rêveras mon visage à éclipses,
Mes pas au-dessus de l'abîme,
De tes yeux,
Insondables saphirs...

Et mon cœur sentira
Les ailes silencieuses,
Le baiser ascendant du zéphyr...

TOREADOR

Je pose mes mains sur tes épaules,
Je ris avec les larmes folles,
Qui frôlent les plis de la lumière,
Du bout des doigts succombent sous le fer...

J'écume les lames... Toréador,
Qui ralentissent autour du cœur,
Ce corridor en chair qui accélère,
Faillit dans l'imprudence des nerfs...

Le prix de l'heure est le silence,
Le sablier d'intermittence,
En souvenir des grands déserts,
Dans la rafale de l'arène s'enterre...

La Véronique... La Mariposa...
Quels jolis noms au pas de danse existent...
Aie tort, adore, momento mori,
En estocade el descabello...
Car c'est en vuelta, mi amor,
On se verra... Hasta la vista...

L'ENIGME DES OBJETS OBSCURS

Cela pourrait se passer dans les cités gigantesques, difficiles d'accès, comme les gares, les aéroports...

Dont les grandes lignes mènent à l'homme qui tient la pendule dans ses mains vertes de l'espérance.

Celle qui ne parle pas, celle qui ondule autour des clôtures acides, des fenêtres condamnées, dont la double-face se multiplie comme les escaliers d'un accordéon essoufflé, étendu dans les souterrains, lors de ces passages automatisés dans les halogènes-pieuvres...

Elle a tous les comportements de l'espérance, mais elle n'est pas vraiment l'espérance, ses feuilles sont les iris de Celle-qui-ne-ferme-plus-les-paupières, car son regard suit la pendule de l'Homme-aux-mains-vertes...

Elle est aussi immobile que l'air dans tous ces lieux difficiles d'accès, aussi triviale et aussi commode, que les bancs d'attente, des cités gigantesques, des gares, des aéroports...

L'homme qui tient la pendule n'a pas vraiment de visage, il a tous les visages qui ne sont qu'un seul, et c'est le sien... Mais il est aussi difficile d'accès que tous ces objets obscurs: les cités gigantesques, les gares, les aéroports et tous ces tunnels qui mènent à la pendule...

Elle a tous les comportements d'une pendule, mais elle n'est pas vraiment la pendule, elle ne mesure que la distance des allers et des retours de grandes lignes, qui ne sont que la distance entre le ciel et la terre, entre l'Homme aux-mains-vertes et Celle-qui-ne-ferme-plus-les-paupières...

Depuis des années, pour alimenter la couleur de ses iris, elle ne vit que pour ce moment... Elle attend ce qui pourrait se passer dans les cités gigantesques, les gares, les aéroports... Elle ne quitte pas des yeux l'Homme-aux-mains-vertes...

Elle ne pense qu'à cet instant... Quand, à force de regarder la pendule indéfiniment longtemps, elle finira par ne plus la voir, ni se souvenir de ses balancements désolés, ni de son rythme nauséux, ni de sa brillance nocive, qui manipulent les rails, qui brouillent les pistes... Sans parler des tunnels, qu'elle propulse à l'infini...

Or, dans l'instant où elle s'attarde dans l'attente, elle ne fera qu'un seul avec celle qui a tous les comportements d'une pendule, mais qui n'est pas une pendule... Car elle fleurit dans les mains vertes de l'homme qui n'a pas vraiment de visage, dont tous les visages - sont le sien, inondés de ce vert...

Et puis, toutes les grandes lignes ne feront qu'une seule ligne qui s'insère comme les tunnels des iris de Celle-qui-ne-ferme-plus-les-paupières, de celle qui INSPIRE dans l'Énigme de l'Homme-aux-mains-vertes, ce qui pourrait se passer...

SFUMATO

Sfumato-Montanea
Monte au néant,
Ce panthéon dépeint,
Aux brumes bleues lunaires
Et blêmes reflets-legato,
Où règnent la Mante de Néon
Et son Amante-Sonate...

Sfumato-le paléo
Des silencieuses étreintes,
Depuis les ères de l'Èon,
Écoute la nuit errante...

L'écho unit son air
À l'eau aux maints halos,
Une délivrance espère,
La silhouette de chaos,
Dans les baisers tissés
Au fil d'anamorphose -
La part-en-fuite, la chimère,
Dernière Métamorphose...

Sfumato-le Placebo
Dans la poitrine rigide,
Aux éternelles réminiscences
Et renoncements avides...

Son âme s'enfume en fugue
Dans les déserts acides,
À la recherche de l'oubli,
D'une terre hermaphrodite...

Dans les égouts des lèvres bleues,
Sous l'arche d'évanescence aigüe,
Dans l'euphorie qui se réjouit
De tout dégoût de l'existence...

Sfumato-la Rivière,
Aux cendres et aux poussières
De la rancœur d'ici-bas...
Est la lumière luisante,
Épaisse et apaisante,
Celle qui embaume le vainqueur
De Satori-Canevas...

Pourpre

ORAEUS

2007-2009 **Paris**

à mes parents

AU POURPRE

à mon père.

Il reste si peu de temps pour laisser venir ce que la nuit occulte...
Le corps est embaumé par l'horlogerie synthétique.
Il est devenu une gondole étirée jusqu'à l'horizon 1986...

LA, OU LE SOLEIL ET LES ASTRES ONT BU D'UNE COUPE INTIME LE SANG DE
TOUTES LES COULEURS, LA VIE EST POURPRE...

Dans le germe des chroniques, décomposé sur les phalanges du béton,
léché par le vent du secteur interdit, les STALKERS étaient dévêtus de
leurs sens, devant ces cratères de la nouvelle ère... Écorchés par la
matière vaseuse et fluorescente - les épines d'une Étoile Terne...

Du bout de nos doigts, on se souvient toujours leurs mouvements,
creusant les édifices de l'humanité...

Ont-ils résisté à l'appel archaïque du sommeil délicieux, au voile
séduisant des paupières avec une félicité douce, qui fait s'arrêter le
cœur ?

DANS LEURS DESERTS MOUVANTS, LEUR SABLE DE TOUTES LES COULEURS, L'AMOUR
EST POURPRE...

Oh, les amants aux yeux effacés, chevauchant l'impénétrable avec les
bulldozers jusqu'au nombril d'étanche tempête...
Votre imprudence et votre ignorance, sont-elles aussi recyclées entre
vos mâchoires, cristallisées de douleur, d'air épais, résistant à
chaque pensée ?

Il y a des chemins qui ne ressemblent en rien à ce qui est un
mouvement.

Il y a les corps habités par la vanité, par la mémoire courte et les
tunnels noirs... Par la violence de la SUR-VIE...

DANS LE CIEL DE TOUTES LES COULEURS, LA NEIGE EST POURPRE...

Oh, les nouveau-nés à bord de la Machine Spatiale - la Souveraine des
tuyaux, des capsules et des sachets en plastique, remplis de plasma...
Elle vous avait transformé en « volontaires » à cracher votre salive sur
le soleil mourant...

LES STALKERS AVAIENT LES BOUCHES PLEINES DE NEANT, ET LA LUMIERE
TRANSPERÇAIT LEURS CORPS COMME LE PARCHEMIN SOUPLE...

Ils ont traqué le langage des doubles indices...

Ils sont devenus les fontaines de chiffres...

Du bout de nos doigts, on se souvient toujours leurs mouvements, en
dessinant notre ∞ sur les fronts recouverts de cendres...

AU BOUT DE LA NUIT DE TOUTES LES COULEURS, LA GRACE EST POURPRE...

AVIEDE

Suis-je encore dans le sommeil,
Dans la rêverie brève et filaire,
Devant la porte insolite d'un jour d'été ?

Suis-je encore parmi les colonnes solaires et sur les rochers,
Dans la brillance du ciel, sur la rétine de la mer ?

Puis-je être entrelacée, bandée,
Comme ces arbres étreints de nuages,
Et nuancée, comme ces oiseaux à l'envers ?

Amour, rêve-moi déjà sauvage,
Dans ce vertige,
Devant l'abîme, l'étrange désir
De regarder en bas...

Où suis-je encore ?
Si seule, dans l'ombre qui s'accroît dans les vestiges,
Se munissant de tout l'effroi, comme Séraphin de guerre,
De toute l'aiguille faisant le troc : TIC-TOC...

Je suis la centenaire de la douleur,
Au cœur de la musique insinuante,
Avant de battre, s'arrêter...

AVIEDE

Un jour là-bas - on va s'aimer,
Un jour là-bas,
Pas ici-bas...

Où suis-je, encore moi-même ?
Dans l'imprudence de la main, brisant le masque doré -
L'écaille de l'astre dans la pupille et le sourire de miel -
Là, à travers le ciel, comme je m'en lasse,
Et je t'enlace...

Toi, silencieux et vierge, courbé à l'horizon,
Où la cigogne se plait, en filigrane de ce jardin d'été,
Si déployé, si absorbé...

La fugue se joue de ce hasard, et en furie d'éclairs,
Ma chevelure de flammes a balayé les sables...

TU ME DEGRADES...

Dans un instant, on s'élancera aux nues,
De tous nos corps illuminés, impondérables...
Avec ce goût d'éther...
... TIC-TOC : la guerre des singes s'éteindra là-bas,
Si bas - qu'un point de la lumière bleue...

Et dès ce jour, on s'aimera, sauvages,
Avides de ce vertige,
Devant l'abîme, l'étrange désir
De regarder de près...

Seulement		Après
	Ici	
Pas		Bas

PEU IMPORTE

Elle s'écoule de la mort,
Immaculé-Lotus,
Comme son chemin, elle fuit ailleurs...

Abusive, perverse,
Elle court, ailée et puis, s'étend
Au-travers des écumes phosphoriques...

PEU LUI IMPORTE...

Elle s'assied sur le seuil d'assassin,
À la fenêtre de l'écho,
La cérébrale, la marginale...

L'abîme se berce dans ses malles,
Et ma colonne vertébrale
S'allège dans ses eaux...

ET PEU IMPORTE...

Depuis ses couloirs synchroniques de phalanges,
À travers l'entropie des surfaces,
Elle frappe son code à la syncope :

... Temps- π

Ma vie s'en va doucement...

FENETRE ORPHELINE

Faire monter les souvenirs,
Comme le son du fer,
Abréger les trames
Entre les guillemets
Et les apostrophes...

Le lamineur de l'âme
Du plomb,
Inondant le plafond,
Aux tons d'or,
Fenêtre de l'espoir,
OrAge...

Faire aiguïser les vents,
Sous le cocon
D'une fin de moi
Et d'un début de toi,
De nos soies noires et blanches...

Hors de portée, hors-champs
D'une fièvre sémantique,
Au fil des perditions,
Des Exsilences phobiques,

Il reste le désir -
Le nom d'épines...

... De mon démon, AmeOr -
Fenêtre-Orpheline...

LA LIGNE DROITE

Récemment, j'ai aperçu
La ligne droite
Sur le corps citadin,
Exhalant la fumée acre
Dans mes yeux estompés,
Les soleils-opiats,
Lors du festin de l'épidémie...

La pensée lézardait ses canevas,
Ses draps glissants du précipice
Comme les écrans étendus,
Les voiles déployées de ses édifices,
Aux cartilages migratoires...

La mémoire-en-cavale
Nouait son vol-kamikaze
Sur la membrane de tonnerres,
Au-dessus des épaves,
Dans l'âme du ciel débranché
De son haut voltage...

LA TERRE NATALE

La décadence sereine
Savoure le visage,
Lèche les ombres oubliées,
Les ailes désaimées
De l'obscurité filaire -
La panacée du sommeil d'or...

Dors, Dors, Dors...
La terre de l'oubli,
La patrie de la fumée...

Pardonne-moi mes paralysies,
Entoure-moi de ta peau sauvage,
Du cocon pourpre,
De l'espérance de vie,
Symétrique au courage de son abandon...

Car... je ne suis plus à toi,
Ni de l'extérieur, ni de l'intérieur !

MAINTENANT ET A JAMAIS

Je vagabonde sur les passages/ Jadis/ Nos chambres, nos couloirs/ Dans
le murmure des pages/ Se bercent les fenêtres closes/ Les corps aux
yeux d'impasses/ Ce n'est pas un rapport quelconque d'humanité/ Le
sens/ Ne l'échangeons pas contre la petite pièce du mendiant/ Courbé
comme la clé du trésor à l'origine des fractales/ Il n'y a pas de
chemin/ Il n'y a pas de carte/
Jadis/ Nous n'étions pas comme cela/ Dans le temps/ Sur la voie/ Lors
des traversées des rêves/ Dans le ciel au kaléidoscope d'existences/
Qui inspire et retourne les voiles/ Qui distingue des racines et des
branches/ Quand l'origine s'improvise en toi/ Et en moi/ Maintenant/ Il
semble que nous pensons chaque minutieux détail de notre fuite/ Nous
anticipons les mutations/ Nous réparons les imperfections/ Nous
prévoyons les variations/ Sans fin/ La pendule indique l'autre
direction/ Mais elle n'est pas différente de celle-là/ Quant à la
séparation/ Ce n'est pas la forme que nous appelons l'épanouissement/
La pensée d'elle même est avide/ Elle se reconnaît dans l'autre...

Maintenant	et à jamais
Je glisse dans ton cœur	
	tu glisses dans ma gorge
infinité	espace indéfini
je tisse ton visage	de lassitude
maintenant	et à jamais
infinité	espace indéfini
le cil pénètre le flux	d'indifférence
à l'embouchure	sur la surface
sans cible, sans empennage	
	la trace d'oiseau au sanctuaire
infinité	espace indéfini
à l'embouchure	sur la surface
une larme	des astres muets
sans source	à l'horizon
si pleine de toi	si vide de moi
à l'embouchure	sur la surface
sans source	à l'horizon
où chaque poussière	où chaque lumière
à la mesure	de l'air
de la pensée	se verse
sans source	à l'horizon
à la mesure	de l'air
réplique ta forme	inverse ma voix
de ton éclat	à mon silence
sans cause	sans préférence
à la mesure	de l'air
de ton éclat	à mon silence
sans axe	sans cesse
l'essence	l'absence
dérive	de l'émoi
de ton éclat	à mon silence
l'essence	l'absence
s'en va de mon oreille	enferme tes lèvres
maintenant	et à jamais
se désespère de toi	se désespère de moi
l'essence	l'absence
\maintenant	et à jamais/

SOMMES-NOUS DEVENUS FOUS DANS LES FLAMMES ?

IL :

Sommes-nous devenus fous dans les flammes ? Tout brûle, mais nous ne savons toujours pas laquelle de ces choses a plus de valeur que les autres ?

ELLE :

Le passé, le futur s'enflamment avec les derniers témoignages de notre existence, effacent toute lettre, tout nom, toute mémoire...

...

On dit « un jour », « une fois », on dit « jadis » ou « tout a commencé », pour le départ, et puis une pause, un silence... et la gorgée de l'air, avant l'ivresse des profondeurs d'un rêve nouveau.

Commençons là, dans la chambre à coucher, que nous pouvons rêver, et dans laquelle nous pourrions nous rêver « ailleurs », dans une autre chambre à coucher d'un autre rêve, dans lequel nous aurions rêvé d'autres chambres remplies d'objets, qui pourraient être admirées, illuminées, habitées par les différents sens.

De ce point de départ, nous allons prendre plaisir dans leurs confrontations subtiles, dans leurs antagonismes ignorés, dans leurs absurdités extravagantes !

En divisant chacune de nos pensées jusqu'à l'infini, nous chercherons ce qui est toujours invisible... L'espace indicible qui maintient la mise en abîme de toutes choses et leur origine...

Mais « un jour », ôtant tous nos habits, l'un après l'autre, comme les écailles d'un reptile ancestral, nous découvrirons que nous n'avons pas de forme !

... L'étrange rêve, que nous échangerons en urgence, sans condition, pour un autre, quelle-que-soit la difficulté du travail et la qualité de la nourriture.

Celui-là, terne et sans espoir, plein d'activités dérisoires, de symboles illisibles, dans les couloirs pluvieux d'une interminable aliénation, nous conduira dans un de ses coins lugubres, dans un de ses trous noirs de la rupture, vers une épave de la conscience.

Balayant les cadavres du temps fragmenté, dévorant la civilisation miroitée dans nos pupilles, nous monterons enfin à la surface parfaitement lisse, dans laquelle tout objet pourrait se refléter sans distorsions et sans mensonges, à condition de posséder sa « nature propre »...

Tout coulera et découlera de cette surface, dans le circuit élané de toutes choses et leur origine, qui se contempla en lui-même, invisible...

Mais nous découvrirons que nous n'avons plus d'air !

Alors, notre sang se figera, saisi par l'angoisse, par le froid sinistre de cette solitude, et nous ferons vœu d'un « rêve sans images »...

Nous ne savons pas combien de temps nous passerons dans un tel état, toujours est-il, tôt ou tard, nous nous réveillerons dans un « rêve de courage ». Sous le soleil-nomade, vêtus des soies blanches, aux taches écarlates de l'orgueil combatif, de la virilité fanatique, nous recouvrirons les déserts entiers...

Et quand enfin, nous nous apprêterons à aller au paradis, et regarderons la mort droit en face - son baiser adamantin, son rire puéril gèberont nos traces, tels les sables mouvants de toutes choses et leur origine...

Nous découvrirons que nous n'avons pas d'ailes, et que nous n'avons pas de cendres, car rien n'a été créé dans cet esprit limpide, sans refuge, se répandant dans la flamme d'un rêve successeur...

Celui-là sera plein de bonheur terrestre, du parfum familier des marées cycliques, berçant nos cœurs comme les coquilles dans lesquelles nous serons, le plus souvent, séparés l'un de l'autre, à l'exception de ces quelques instants que nous appellerons « fluides ».

Jusqu'au dernier jour, nous allons nous identifier aux « protagonistes », et nous sentirons une profonde tendresse envers nos enfants aux visages tristes, que nous verrons grandir et partir dans le cycle du « renouveau », aussi éperdus que nous sommes dans ce que nous avons semé...

Et nous pourrons nous aimer ! Et nous pourrons réfléchir !
Et nous irons jusqu'au sentiment de responsabilité à part-entière sur « le reste du monde » qui souffrira, mais procréera d'autres mondes
(Aux murs de briques qui seront démolis et remplacés par d'autres
((Ceux, de cartons d'emballage (((Encore abattus et remplacés par les boîtes d'allumettes, que nous appellerons : « des chambres »)))) !

Et, il paraît, que nous aurions « de la chance », chacun de n'avoir qu'une seule tête...

Et tu creuseras tes puits, et moi, je poursuivrai mes anges, plâtrés des somnifères, dans ces images du chaos, où « d'ordre occulté », créé de toute sorte de choses, précieuses et familières,
à la recherche d'une simple étincelle, qui fera le grand incendie de l'âme...

Serait-ce le début du « retour à l'origine » ?

IL :

Y-a-t-il des choses dans ces coffres ?

ELLE :

Ils sont vides, mais ils ont résisté
aux flammes !

IL :

Lequel a plus de valeur que les
autres ?

LE SPHINX

Si tu m'embaumes,
Alambiqué, de ton théâtre imbriqué
Des mots...
Funèbre,
Si tu m'enterres,
La vénérée,
La cocoonée,
Aux bandelettes amalgamées
Des songes...

Mon sang,
À la dérive du labyrinthe salé,
Se fige...
Devant la traversée,
La Rive à mes côtés,
S'enivre...

La dérision coagulée,
Derrière tes yeux de sphinx coulés,
Savoure
Le vent de ton désert...
Et mon chaos étanche
Se tait,
S'apaise...

Puis, chaque poussière
Émerge
Dans son essor,
S'éclate
Dans l'univers
De mes parcelles,
Atteintes
De l'absence
Béate...

L'Oiseau du Jardin Blanc

ORAEUS

2009-2012 Paris
à T.B.

QUIPROQUO

Quand mon pauvre soleil descend si bas,
Mes pas s'enflamment encore...

Comment aurais-je pu oublier ?
La part du feu
Dans ma chair,
Qui me ramène à la vie
Au petit matin ?

Le petit, si bas matin,
Qui plisse ses yeux,
Se roule en boule
Dans mon pubis...

Par amour, par amour,
Je le laisse déployer ses courbes,
Engloutir le silence
D'une vie sourde...

Comment aurais-je pu oublier
La part des ténèbres ?

Je m'enlace comme mon pauvre soleil du matin,
J'écarte mes membres,
J'éjecte un cri las
Pour boire à en perdre la tête
Mon pauvre chagrin, descendu si bas...

La cohorte des corbeaux
Somnole sur les cheveux blancs de neige -
Comment aurais-je pu oublier
Les couper au ras ?

Comme les mots s'entravent,
Se trahissent pour l'amour propre,
Pour faire couler l'encre bleue de mes yeux...

Quiproquo ?

S'éteignent les derniers réverbères
Sur ces plans pathétiques et figés...

Quelle honte... Mourir...

Quiproquo ?

Comment aurais-je pu oublier
La part de la terre ?

Être juste... Vieillir...

Quiproquo ?

Les songes, les mensonges sont pour ceux qui
Ne relâchent jamais,
Pour rien au monde,
Et à en perdre le souffle,
Leur dernière bouffée d'air...

Quand mon pauvre soleil descend si bas,
Mes pas s'enflamment encore dans le désert...

Quiproquo ?

JE VAIS DORMIR

Je vais dormir
Dans le jardin méticuleux,
Aux couleurs rouges et orangées,
Dans le mouvement
Somptueux de l'amour...

Allégée de mes branches,
De mes feuilles,
Emportées par les eaux
Dans les déserts,
Où vont les oiseaux de flammes...

Mon amant,
Sans cheveux,
Sans peau,
Sans os,
Flotte dans ces airs,
Comme le sourire blafard
Dans mes mains,
Perforées de veines,
De mes peines,
De mes mots
Sévères...

Je suis pliée, repentie
Dans ce sombre hiver d'été...
Qui va enterrer mes pas,
Qui va embellir mes plaies...

PAPIER D'ARMENIE

Dans la fumée, tous ces mots qui disparaissent...
Où es-tu... Quand es-tu... Près de moi ?
Tous ces baisers qui se figent...
Pourquoi toi ? Pourquoi l'autre ?
Le temps de la poésie
Pour le souvenir de rien...
Et si de rien a été
Fait cet Amour,
Et au Nom

De Rien ?

Et si...

La Vie

N'est-

EL

LE

Q

U

E

C

E

R

R

I

I

E

E

N

A

U

M

O

N

D

E

?

LES MURES ET LES FRAMBOISES

Au froid,
Je reconnais ces pièces
Dans les bribes de mots soules,
Je vois mon corps
Dans ces murs
Imbibés de glace...

Les mûres et les framboises
Entre mes doigts se dérobent...

La nuit se colle aux vitres,
Les vitres coulent sur mes doigts...

... C'ETAIT UN EPISODE SOMMAIRE
ENCORE PLUS COURT QUE ÇA...

Les échos, les éclats de rire,
Les chemins,
Au loin, au-devant,
Comme toujours...
Le silence qui souffle sur mes blancs favoris,
Sur les ellipses de ma vie de...

... SUPERNOVAE...

Je me demande
Quand est-ce que,
Pour la dernière fois,
Mon visage avait absorbé le Soleil
D'un été indien ?

Les indiens n'ont laissé aucune trace -
Nous sommes passés l'un à travers l'autre
Sans aucune larme...

C'est pourquoi,
Nos enfants n'auront pas de noms
Parmi ces visages,
Durcis et obliques,
Dressés les uns contres les autres...

... UN EPISODE SOMMAIRE,
ENCORE PLUS COURT QUE ÇA...

Les mûres et les framboises,
La Nuit de Table Rase
Me coule entre les doigts...

LE POETE

a L.D.

La rue s'éclipse,
Les murs glissent,
Les visages coulent,
C'est dans l'air...
Les os fondent,
Le sucre reste,
Au fond,
Je suis déjà noyée...
Je rêve de t'avoir connu,
Je mords mes genoux,
Le corps en boule,
Perdue dans un pari
Avec ta mort...
Je refuse,
Tout s'emboîte...
C'est plus grave que
L'éternité...
De t'avoir aimé,
Sans commencement,
Pour jamais...

ET JE SUIS TOMBÉE

Et je suis tombée
Dans la lumière du jour,
Qui se répand sur la cage d'escalier,
Au-travers du carré des nuages...
Et j'ai coupé aux ciseaux,
Pour aller à l'essentiel,
Les souvenirs de ceux
Qui m'ont laissée,
Par amour,
À genoux...
Attendre
Une main
Et la serrer
Contre mon front
D'esclave...

TANT D'AMOUR

a L.D.

Tant d'amour...
J'écoutais les poignées de rage,
Les allers, retours
En toi,
Éveillé, centrifuge...

Danseur,
Faisant le pas
En haut du rivage,
Aux voiles écartées...

Tant d'amour...
J'écumais sur le sable,
Crépusculaire,
Battant des ailes
Au-dessus de la victoire...

Sur les chaises
Glissaient nos habits,
Nos cheveux,
Jusqu'au sol,
Dans les puits
Solaires...

Tant d'amour...
Dans la chambre noire,
S'envolait
Pour Paris,
Pour la vague
Sous les ponts des aèdes...

Je rêvais
La mer en glace...
Et notre voilier
Brisait la surface
Des airs...

UN SOUFFLE D'AMENITE

Lorsque je vous regarde,
L'ami ancien ou futur,
Étendu dans les dunes,
Dans les dessins d'écumes...
L'ennemi fidèle et changeant
Au visage d'une beauté tranchante,
L'Inconnu nouveau-né
Ou l'Oublié NovaE ?

Y êtes-vous encore?
Qui suis-je en somme,
Et en aparté -
Qu'un souffle
D'Aménité ?

Lorsque je vous regarde,
L'heure longiligne,
L'année fine,
La vie dans les fumées,
Dans les baisers des vagues,
Dans les iris de jade -
Tels les halos-nomades,
Qui s'évadent
Depuis mes yeux figés...

Y êtes-vous encore ?
Qui suis-je en somme
Et en aparté -
Qu'un souffle
D'Aménité ?

Lorsque je vous regarde,
Telles les gouttes,
Tomber sur la nouvelle terre
Qui tend ses fils dorés,
Ses disques de soleils
Dans les feuillages de sels...
J'expire et je renais
Dans la poussière...

... J'aspire en vous
Qu'un souffle
D'Aménité...

DAIMON

Je te reconnais, mon ange
Toi, qui me regardes,
À travers mes yeux enneigés...
Quand, soudain,
Je me retrouve belle
Et folle de rage
D'une vie-par-goutte
De tremblements de terre...

Je ne t'enfermerai plus
Aux chœurs lointains,
Les paradis des velours noirs...
Mais je te dirai ces paroles
De mes lèvres rouges,
Et je t'aimerai sur la scène...

Car...

- Je suis à toi... Et tu es mon ange...
- Je ne suis pas fou... Comme tu es belle...
Je veille sur toi et les alentours...

... Pour que l'amour se fasse,
Et soit perdu dans la Nature...

LA CARAVANE S'EN VA

La page se tourne d'elle même,
On souffle sur les doigts, à peine...
Dans la lumière qui creuse les yeux de verre
Dans le triangle du plafond...

Le cœur palpite et s'assombrit par terre,
Les mains se perdent dans les rochers,
La peau s'envole pour les hauts vents,
Les ongles poussent les falaises,
Le souffle emporte les trésors...

J'expire ton départ dans la poussière,
La caravane s'éloigne,
Son bruit s'enterre,
Me laisse...
... À la portée de tout vivant...

LE ROUGE AUX LEVRES NUES

Le rouge aux lèvres nues,
Le rouge à toi pour elle...

Mais elle n'a plus pour toi
Qu'une seule couleur...

Et elle n'est plus
Pareille...
Dans son regard -
Le Soleil Bleu...

Tu es allé
Pour y voir clair
Des Nouvelles Terres,
Tu l'as cherché
Partout...
Jusqu'au sommeil
Dans les cratères
Au bout du fil doré...

À l'aube,
De toute couleur,
Depuis les fonds salés
Des eaux,
Coupées en deux,
T'es revenu...

À Elle...

-

L'Amour...

N'y était plus...

La nuit tombait
Dans l'encre -
Pure ivoire...

... Elle n'avait plus pour toi
Qu'une seule couleur...

... Plus d'ocre suave
D'une peau de pêche...

... Elle n'avait plus pour toi
Qu'un doux sourire...

... Couleur de neige...

AU GRAND NORD ON IRA

a B.L

Au grand Nord,
On ira,
Au grand Nord...

Dans les glaces
Du ciel à la terre,
De la terre aux nuages,
On ira sans répit...

Deux gouttes d'un visage,
Êtres sans repos,
Ombres sans chaînes,
Reflets, demi-mots...

L'amour, des passages,
Les chemins dans la terre,
Les ailes sous les rocs,
La flamme dans le fer...

Au grand Nord,
On ira,
Au grand Nord...

Par tous les vents,
Dire les noms
Des dieux aux yeux clos,
Dans la nuit
Sans étoiles...

Respirer le froid, demi-morts,
Et brûler à la flamme du jour,
Prendre la vague sur un radeau,
Sans voiles...
Croire à l'instant de
L'éternité...

Y faire la ronde,
Et se surprendre,
Renverser le calice,
Voir affluer le sang...

Au-delà des sols,
Au septième mont,
Au neuvième pas,
Ne te retourne pas,
Ne me dévisage pas,
Ne te remords,
Ne me reviens...

On pourrait regretter notre sort,
Mais le sort ne se trompe pas
D'âme...

Au grand Nord,
On ira,
Au grand Nord...

Sur le fil -

Assassin-souvenir,
Pour savoir oublier,
Pour savoir...
Repartir...

On ira mendier l'avenir,
Regarder nos paumes,
Sans y voir,
Le chemin aboutir
Au huis clos du miroir,
Au huis clos du miroir...

Au grand Nord,
On ira,
Au grand Nord...

Pour y boire...
L'air du printemps...
Y manger...
Les fleurs de l'espoir...

Au grand Nord,
On ira,
Au grand Nord...

ÉCOUTE LE CHANT DU VENT

Écoute le chant du vent errer,
Égoutter le sort,
Froisser les champs de pérennité...

Ce qui sera accompli,
Rassemblé,
Emporté,
Réduit à néant,
Renaîtra...

Je mettrai les cendres
Dans les crinières rouges et noires
Des effrois,
Qui galoperont de pair...

Je danserai par-dessus la terre,
De seulement quelques doigts,
Ma *Grande Liberté*...

Ton visage reviendra
Entre mes mains,
Contre mon cœur,
Au fil du temps -
La fin d'une ère...

Écoute le chant des brasiers approcher
Le battement des ailes,
Une ile de plumes s'emparer
De la mer argentée...

J'attends sans compter les jours,
Jusque dans mes artères,
Je creuse les puits,
Bâtis les serres,
J'enterre les cerfs-volants...

Mais je ne peux toujours,
Saisir ton ombre,
À bout de bras perchée...
Ni embrocher mon cœur
Sur une fine corde
D'une fin de monde crachée...

Écoute le chant du vent s'élançer
Dans mes cheveux-esclaves,
Forcés à reprendre leur rames,
Et se hisser
Dans les courants,
Chuter dans les filets,
Givrer en vol
Et écumer au sol,
Au bord de Monseigneur de Jade...

... Je rêve de traverser ton œil
Et voir dans ses revers...
... L'Autre Soleil
Saigner le seuil d'éveil...

L'OISEAU DU JARDIN BLANC

L'oiseau entrait dans ma sphère,
Valsait dans mon aire,
Sous mon épiderme,
Déboîtait les os,
Un à un,
Les calligraphiait...

Sur la soie du visage,
Il prenait des ellipses immortelles,
Soulevait mon front jusque dans l'au-delà,
Retardait le demain, chevauchait l'hier...

Nous formions le jardin d'hiver,
Cristallin, chromatique...
Nous laissions couler l'éther,
En un trait, dans le vent -
Le corps volatil...
Le géant dansait sur nos îles,
Sous les ailes de la nuit matérielle...

Les stalagmites - les cors des temps,
Soufflaient les plumes de ses écailles
Vers l'immobile bataille
Sur le cordon...

Nous ne mourrons qu'en détail
Pour un seul don...

Feuille de l'automne,
N'arrête pas ta chute à l'envers
Sur le revers du velours noir,
Dans la douceur des rivières
Et des hommes...

Oiseau du jardin d'hiver,
Emporte-moi au-travers du rayon insoluble,
Dans le creux des montagnes
Et des femmes...

Que je puisse renaître des murmures,
Des vestiges et des purs fantômes,
Dans les champs verdoyants
Des tambours...

VERA

à maman

Tu n'es pas morte...
Seulement, tu dors tranquille
Au fond du Nil,
Serrant très fort l'anneau
Sur ta phalange fragile...

Que montres-tu du doigt ?
À celle qui ose à peine
Te regarder de loin,
Plus belle encore
Que autrefois ?

Dis-moi ce que je ne vois pas,
Et que faire du ciel
Où je ne vois que toi ?

Qu'il y a-t-il à savoir
Après les années folles
De ton navire échoué,
Dont je porte la boussole
Autour du cou,
Comme un caillou,
Qui m'a rendue
Si seule ?

Pardonne-moi, d'avoir rêvé
L'amour de l'autre rive,
Dis-moi ce que je ne vois pas,
Et que faire du ciel
Où je ne vois
Que toi ?

Allons, allons...
Et ne pleure pas comme cela...
Il faut partir, tu vas t'y plaire !
Ta vie est devant toi,
Enfin...

Seulement, que faire
De ton anneau
Quand on est libre
Comme l'air ?

Seulement, dis-moi
Ce que je ne vois pas
Depuis le fond de la Seine ?

Hieros & Gamos

ORAEUS

2014 Bordeaux
à J.M.

HIEROS GAMOS

a T.B

Tu t'allonges sur le vent,
Sur les embruns de décembre,
Dans le creux des nuages,
La belle silhouette...
Tu glisses sous l'orage,
Hisses nos couleurs désuètes,
Pour la danse des rafales
De nos rites défaits...
Les sourires de nos bêtes
Dans la pluie,
Les dauphins échoués
Sur mes joues,
N'ont les yeux que pour toi,
Leurs larmes répandues,
Sont-elles de jouvence ?
Déçu l'espoir...
Il se dissout dans le phare,
Entre le ciel et la terre
D'errance...

Nous tournons sur nous-mêmes
Et quand c'est fini... C'est la fin,
L'autre moi, l'autre mère,
L'autre fois, l'autre père,
L'autre vie, l'autre toi...

Tu te couches sur la mer,
T'écoules dans ses soies,
Traverses ses abysses,
Remontes jusqu'à Elle...

Souvenir de la mère,
Descendue de sa croix,
Le cœur ambré, profond,
La peau flambée d'éclairs...

C'est dans ses bois
Où nous faisons la ronde,
Nous ne sommes plus les mêmes,
Nous ne sommes plus les mêmes...

Quand c'est fini,
Il faut pleurer, et puis se taire,
Dans une étreinte de fer,
Serrer nos corps,
Et laisser faire
La honte
Et la chaleur au ventre,
La perte du diamant...
Et puis se plaire encore
Comme un éclat de verre...

Quand c'est fini, c'est clair
Que tout est là,
Comme l'air...

Le froid de l'univers
Que l'on ne veut plus distraire

Par l'écho de nos pas...

Quand c'est fini,
C'est sans repères,
Et tu es en chemin...

Tu vis dans le mystère,
Effondres toutes les lois,
Te couches sur la terre,
Saisis de tes mille bras...

... Nos ombres éphémères
Pour leur donner du poids...

25-27 décembre 2013, Bordeaux et la plage du Porge

ADIEU LE TIGRE

Adieu le tigre,
Le maître de la prairie,
Le croc pointé dans mon esprit,
Adieu le fauve couché au pied du lit,
Adieu la peur, la servitude,
Le sang flétri de mes aïeux,
La lassitude, adieu !

Oh... Je pars à l'aventure,
Jetez vos fleurs, je fuis du paradis !

Adieu le loup, mon sombre ami,
Le chant du vent, la solitude...
Je t'ai aimé, je t'ai haï,
Je t'ai cherché au fond des puits...
Maintenant, je vais à l'embouchure,
Visage couvert d'étourderies,
Le cœur peuplé des voix de l'autre rive...
Jetez vos fleurs, je fuis du paradis !

Adieu vautour, tu m'as guérie
De l'amertume, des fourberies...
Je t'ai nourri de ma fortune,
Des meilleurs mets de mes amours,
Sous mon armure, de la bravoure
De mes désirs inassouvis...

Maintenant, je pars à l'aventure,
Je te déploie mes souvenirs :

Oh, il n'y a rien à retenir,
Oh, je te laisse refaire ton tour,
Oh, je ne vais plus y revenir !

Je pars à l'horizon,
Au pourpre du présent,
La flamme au front,
Je suis le tourbillon...

De la fusion des corps,
Je suis la Creatura,
Le jour défiant la mort,
Levant sa face de lion...

À L'ÉTOILE

De la soie bleue et mauve,
Se déroule le chemin,
À l'étoile de l'amour...

M'attends-tu
Tout ce temps ?
Mon Idylle,
Mon Étoile oubliée,
Que m'est-il arrivé ?
Que m'est-il arrivé ?
C'est déjà le printemps...

Dans les vents de nos cerfs,
Qui emportent les lacs,
Dans leurs bois aiguisés,
Nous soufflons de l'amour...
L'imprévu
Infantile...

Le visage au bord de la nuit,
Se retire dans la boue,
Se retire...

Refoulés, nous tombons
Dans le ciel, baptisés
Par le feu, couronnés
D'étincelles...

Où la main inconnue
Anime le phare
De la ville lointaine,
Où nous marchons,
L'âme dans l'âme...

Immobiles,
Imparfaits...

Je voudrai t'épouser
Dans mon cœur escarpé,
D'une rétine,
D'une épine,
Dans l'émoi
De la chair,
Sans visage
Et sans nom...

J'absorbe ton regard :
Trois iris,
Trois pupilles...
Trois iris,
Trois pupilles...

ROYAUME

Ah, je te sens
En tout homme,
Le royaume
D'un seul homme,
Mon royaume...

Ah, je te vois,
La couronne-chrysalide,
En passion, à l'aurore...

De tout sens,
Toi, qui m'as aimée,
Insensé,
Qui as semé tous ces mots...

Sois en tout,
Sois en temps, lent,
Mon espace sibyllin,
Une épée qui revient
À celui qui est un...

Gracie-moi, le Sans-tort,
Grossis-moi pour le bien...

Que je coule dans ta voix,
Je me noie
Dans la nuit de la reine...

Ah, je te bois pour de bon,
Tel un être des abysses...

Ah, je suis noire
Mais si belle...
Quand je porte ton fils...

VOL AU CLAIR

Regarde ton ombre,
Rien ne bouge
Regarde ta flamme,
Rien ne la heurte...

Et mon soleil farouche
Se borne
À te porter mon corps
Difforme...

Sur les airains,
Des barbelés,
Le mont Kailash,
Sa croix fêlée...

Si rien à faire,
Ou à défaire,
Il reste encore
Ce vol au clair...

Au clair de moi,
Au clair du fond,
Aux sources des vents,
La chrysalide du monde...

Écoute ton souffle,
Émerveillé,
Écoute ton cœur -
Rien ne l'encombre...

Et c'est ma Lune
Qui s'effondre
Dans ton reflet
De l'éveillé...

Dans les étangs,
Les affres des mers
Et les triangles des enfers,
Où dorment les monstres-
Ventriloques...

Si rien à dire,
Ou à redire,
Il reste encore
Ce nœud des vers,
Ce nœud de moi
Pour jeu des cordes...

Fais-moi vibrer
D'accord secret,
D'accord à tout
Dans l'Imparfait...

LA PLUIE DE NOTRE DAME

L'heure sonne,
Il faut partir...
Je ne peux pas,
Les rosaces sont estampées sur ma peau...

L'heure sonne,
Et je n'entends toujours pas ta voix...
À quoi bon ce chaos, ces tracas,
Si je ne peux t'entendre ?

Et pourquoi les choses font-elles
Si mal aux yeux ?
Leurs contours sont-ils si nets ?

Les désirs perdent-ils leurs masques,
Pour ne garder que les traits de l'imprudence,
Qui suffoque dans tous les coins
D'une peur d'y rester sans toit ?

Oh, Sainte-Toi,
Pourquoi je n'entends pas ta voix ?
Sans appui, je m'écroule sur le sol de marbre...

Et je ne vois que mes mains
Dessaisir le voile méritoire
Et tomber, tomber dans le noir...

Ah... S'il n'y avait pas de sol,
Je serais si bas...

Ah... S'il n'y avait pas ton manteau de neige,
Je serais déjà « passée à tabac »...

MAIS VOILA, CE QUI SE PASSE ENCORE...

Il se met à pleuvoir
Et il pleut, il pleut sur mon visage de folle,
Des cordes... Et des cordes...
Et ça fait mal...

Pourquoi a-t-on besoin de s'entendre
Jusqu'au « rien... »
Et puis « qu'à... »

LA MISERICORDE...

Et pourquoi faut-il
Qu'il pleuve... Il pleuve...
Dans les belles cathédrales
De l'homme ?

LE SOURIRE DE DOUX-CHAT

Je te ferai le sourire,
Le sourire silencieux,
Le sourire du mystère...

Sur les branches des arbres géants
Qui se mêlent à la forêt noire,
Je te prendrai par la taille,
T'y amènerai...

Par-dessus des rivières en tissus extatiques,
Des tuyaux insolites qui prélèvent de ton âme,
L'impassible amour, qui coule dans les plaines,
Berce les oiseaux migrateurs,
Ivres de goutte-à-goutte...

Pour ta musique,
Je donnerais ma peau et mes griffes,
Je ne garderais que mon œil de l'obscurité...
Il y a en elle cet endroit où un lac et une fleur se lovent...
Cette fleur d'iguane... Elle n'a pas peur, elle n'a pas froid,
Elle-seule, reflète mon visage de l'or félin...

Ah... Je te porterai-là, sur mon dos,
Au-dessus des monts oubliés des hommes,
Où tu seras mon aube...
J'y fondrai des neiges,
Et je serai ta source...

Ne t'en va pas sans moi,
« À tout va »...
Là, où mon pas n'est plus qu'une finesse,
Là, où ma voix n'est plus qu'une promesse...

Mais... « Ah »...
Mais... « Ah »...

Nous passons l'un à travers l'autre,
Sur ce fil - Suspend ton éclat !

Que je tienne ton visage dans mes mains,
Et j'embrasse ta bouche,
Que je prenne ta langue,
Et tu ne gardes de moi que...

Mon... « Ah »...
Mon... « Ah »...

TANT DE CHEVEUX POUR LES NIDS D'HIRONDELLES

à maman

D'une mèche satinée de cheveux,
Qui s'enroulent sur ma joue,
Le vent du printemps se lève
Avec ta présence...
Une main sur l'épaule,
Es-tu là ?

Le vent du printemps soulève,
Le brin des savanes m'évente,
Dans la douce mélodie de ton cœur...

Tu m'as tant manquée,
Tu m'as tant manquée...

Je suis ton enfant égaré,
Sous le soleil du sud,
Je suis ton art pâle,
Sous le soleil noir...

Reviens dans mes bras,
Reviens dans mon corps...

J'ai tant aimé le printemps,
J'ai tant aimé...
Mais qui m'a aimé, telle que toi ?

Le vent du printemps me soulève,
Fait monter les voiles,
Les plumes de mes cheveux,
Fait monter les rizières,
Des bateaux de pêche,
Étoile dans la brèche,
Es-tu là ?

Les villages dans le ciel
Aux drapeaux des prières,
Le cheval du souffle,
Es-tu là ?

Fait monter le sol,
Les racines des arbres
Qui s'enroulent
Sur ton lit serein,
Es-tu là ? Es-tu là ?

Fait monter des années de lumière
Et la poussière de ton nom...
Tout en vain ?

T'as toujours préférée l'automne,
T'as toujours préféré ton rêve...
Tant de cheveux
Pour les nids d'hirondelles ?
Mais elles ne connaissent pas la terre...
Mais elles ne connaissent pas la terre...

... Je t'ai toujours préférée à moi-même...

JE T'AI VU

J'étais là,
Quand tu volais, lointain...
Je t'ai vu,
Quand tu as fais de moi une flèche,
Qui abrège le vent de l'innocence,
Et retombe dans le cercle des évadées,
Dans ton arche qui divague...

J'étais là,
Sans mot dire,
Car je n'entendais guère,
Et je n'avais pas de sens -
Le plus bel animal de la mer...

Et maintenant, je suis lasse,
Une trace difforme,
Je me propage et me pulvérise,
À ton zénith,
Sous le ciel découvert,
Le ciel ouvert de ta main...

Retiens-moi,
De me répandre, rouge,
Sur les champs labourés de tes jours,
Retiens-moi,
Car mon âme ne pèse
Qu'un grain de sable des éloignés,
Des bannis vagabonds...

J'étais là,
Sur les crinières de tes nuits,
Quand tu as fais de moi une flamme...

Garde moi de toi, et de ton soupir,
Qui savait et, de loin,
A fait de moi une femme...

Garde toi de moi, et de tout souvenir
De t'avoir aimé pour mourir
Dans un Nouveau Monde...

... J'étais là,
Quand tu volais, lointain...

... Je t'ai vu,
Car j'étais ton ombre...

ÉCROULEMENT

Sur les routes de Darjeeling,
Monts des trésors de Kalimpong,
Qui brillent dans le ciel,
Le visage dans le vent,
Je file au-travers des faces géantes,
Oubliées dans les strates d'orage...

ÉCROULEMENT -

C'est aussi une femme
Aux grandes ailes
Qui maintient l'univers,
En rampant sur ses genoux...

LE CHAOS

Me baigne toujours dans ses mares de sang,
Au-dessus du pont,
Qui nous réunit et qui nous sépare...

Dans ce pas-en-avant,
Dans ce dôme palpitant,
Se dérobe ma barque-à-débris,
Déjà transparente,
Elle se fond sur les dos des raies,
Qui remuent dans les fonds,
Et couvrent mon front
Des baisers du silence...

J'abandonne mon espace étriqué
Pour leurs peaux exquisés,
Je m'insère dans leurs cartilages -
Diadèmes translucides,
Mouvant au gré des vagues
Du manteau de la Nuit-Sans-Échec...

Je ne suis maintenant,
Qu'une vase,
Quand la mer se retire...
C'est si bon
De se connaître ainsi,
Desséchée,
Égale à tout vent
Qui me gagne,
Me révèle aux étoiles...

Oh, mon Vent, offre-toi
À tes filles et tes fils,
Leurs cordes et leurs voiles,
Hissées à ton retour...

Mais balaye et ravage
Le spectre brutal
Qui a divisé mon Amour...

LE LOUP ET ENFANT-DES-NEIGES

Ce monde se suffit à lui-même,
Il est heureux et impénétrable
À moi, le loup, le bâtard solitaire
Qui attend, poils-en-bataille,
Un appel de loin,
Qui navigue entre ciel et terre,
Des faubourgs jusqu'aux viles métropoles,
Aux Hôtels des hommes,
Vieux de leur âge des chimères,
Pieux de leurs dieux-chronophages,
Fous, mastiquant les pastilles du cerveau du singe,
Lors de l'interminable fuite du désert...

CHEZ SOI N'EXISTE QU'EN REVE...

- Dites-moi comment va le Mystère,
Par-delà son tombeau sur lequel l'on pisse et l'on crache ?
- Oui, mais... Quand-même, ça soulage !

...

Ce monde est en fleur du mois de Mai
Et je crève la dalle...
Puis un long sommeil
Me confond déjà avec la nuit, qui se fait Reine,
Et la Lune qui m'enlace...

...

Je suis d'abord tout l'espace,
Puis un espace blanc, puis une pensée d'être,
Puis une pensée d'être moi, le bâtard solitaire...

Mes membres se tissent au gré du vent,
Mon cœur - palpite dans l'air,
Mon sang - monte jusque dans mes tempes et mon corps -
S'enfonce dans la terre...
Laitéuse, montagne oubliée et défendue
Mère...

Mon pas devient si léger, comme il peut être
Lorsque l'on court sa proie facile,
Mais qui pourrai-je dévorer ?

Mon flair s'aiguise,
Comme à l'approche de l'âme-sœur,
Mais il n'y a personne...

APRES TOUT, JE SUIS LIBRE...

Et je cours sans raison... Sans raison... Je cours...
Et je reviens sur mes pas... Sur mes pas... Je reviens...
Et il n'y a aucune trace... Aucune trace...
Soudain...

ENFANT-DES-NEIGES SE LEVE...

Je ne vois que ses yeux de givre et sa chair
D'une éclatante substance sur laquelle mes talons glissent,

Quand j'aborde mon saut d'éclair...

Il se lève de nulle-part, de toute-part - la peau sur ses os d'hiver
Et il vibre de chaleur qui le fait aussitôt ruisseler...

Quel horrible cauchemar, quel rêve stupide - j'ai pu faire !
Je me terre, calme... Calme peu à peu mes nerfs,
Et pourtant, il est là, vivant,
Son visage se crispe,
Et ses traits se déforment,
Tel un drapeau de l'enfer...

Je ne suis qu'un loup, le bâtard-solitaire,
Mais je l'entends, lui-aussi dans son aire,
Lire son livre,
Sans jamais tourner page,
Comme l'on dégurgite des billes
Des étranges vers...

La Lune retentit... Je l'implore
Monter sur mon dos - aller jusqu'au bord du ciel...
Mais il reste immobile, fidèle à son mal de gel...
Je le prie alors, d'entrer dans ma gueule - et aller jusqu'au bout du fiel !
Stoïque, il me dévisage, son regard me frôle,
Et j'entends ses paroles : « Qui voudrait de cette moelle :
Honneur, Amour, Dignité ? »

...

Et je ne sais toujours pas... Suis-je retourné sur mes pas ?
Suis-je sa vivante parabole, ou son étrange manifeste ?

Suis-je là, allongé sur le ventre, à attendre « les restes » ?

M'entend-t-il, m'entends-tu, m'entends-je
Dans ce morne cortège des clebs ?

Suis-je le loup, le bâtard solitaire ?
Et est-il loin, ce trouble Enfant-Rivière,
Qui jettera tous nos os à la mer ?

ÊTRE LUNAIRE

a D.C.

Être Lunaire, Être Lunaire
Inscrit dans le ciel,
Inscrit dans la terre...
Quand nos corps se libèrent,
Et la danse perdue,
Des mouvements éternels,
Les chaussures s'immolent,
Les manteaux se perforent,
Se dérobent les murs...

Au travers du décor,
Dans les brèches des vautours,
Nous glissons dans la mort
Et faisons notre tour...
Le sourire aux aguets,
Animés de l'amour...
Il n'y a rien d'autre à faire,
Il n'y a rien que l'amour...

Que le vent qui s'enroule
Dans le rythme d'une valse,
Que la soie qui s'élève
De l'empire qui s'écroule...

Nous avons déposé toutes nos armes,
Toutes nos armes !
Et l'espace éjacule
Un instant de fissure,
Aux rayons qui s'enlacent...

Ah... Dansons à présent,
Dans cette vaste démesure,
Dans le rouge et le blanc,
Sans aller... Sans retour...

Il n'y a rien que le vent
Dans la nuit qui s'efface,
La présence de l'absence -
Une saveur de la Lune...

INDIAN SUMMER

a D.C.

Je t'ai vu dans le ciel
De mes yeux-en-hiver,
J'ai goûté à ton âme
Sous l'étoffe des muguets...

Grand, comme la Mère,
L'Immobile-mouvement,
Esprit frivole,
Vole ! Vole de tes ailes légères,
Échappé à tout nom,
Le cri des oiseaux sauvages...

INDIAN SUMMER

Sur les chemin des forges
J'ai vu la forêt te donner
Le visage d'anges,
La rivière - tisser tes cheveux,
Et le vent - t'aiguiser
D'une pensée qui se meure
D'elle-même...

INDIAN SUMMER

Meure ! Meure alors avec moi,
Sur l'autel d'équinoxe,
Dans le déclin du rouge,
Sur la voie sans retour
À la moindre raison -
Le chaudron de la ronde...

Saute ! Saute alors avec moi,
Dans la maison de Toussaints du soufre,
Le mariage en doux désespoir
Des derniers des beaux jours,
Dans le feu qui s'engouffre...

INDIAN SUMMER

Si vite le temps a passé
Dans l'étreinte de la vie,
Avec tout, avec toi...

INDIAN SUMMER

Guérie de l'amour par Amour,
Je sens tes poignets défaillir,
Et mon être se fondre
Dans le fer qui jaillit
Sur le monde...

PRETRESSE DE LA LUNE

Seule, dans la barque de la vie,
Je traverse mon esprit,
Dans les strates de l'oubli,
Je m'enfonce pour toujours...

OH, J'OBSERVE MON ESPRIT,
OH, J'OBSERVE MON ESPRIT...

Quand plus rien ne le touche,
Je m'arrête, je le crie,
Je l'inspire par la bouche...

Rien ne bouge - tout s'enfuit,
Je suis seule dans l'oubli,
Ce n'est rien,
Et c'est bien...

Il n'y a pas d'avenir,
Seul navire qui se couche
Sous le vent des désirs
Et s'efface dans la nuit,
Dans le cœur de l'amour...

À L'OUBLI,
À L'OUBLI,

Aux oiseaux et la pluie,
On fera notre nid
Sur les braises de nos vies...

C'est ainsi « Paradis » -
ON EST LA POUR TOUJOURS...

Les baisers de la nuit,
De la mer farouche,
Et du sel dans les plis
De mon humble habit
D'une prêtresse de la Lune...

Sois en paix,
Sois en paix...

... IL N'Y A PAS D'AUTRE MUSE...

TANPOPO

a D.C.

J'ai dansé toute la nuit
Dans le feu,
Dans la pluie,
Éveillé du tonnerre,
Foudroyé d'Infini...
J'ai brûlé tous les mots,
Oublié tous les temps,
Embrassé des tyrans
Et cousu leur sourire...

Es-tu moi, es-tu moi?
Tanpopo, Tanpopo,
Survivant de la terre,
Envolé dans le ciel?

Je t'ai aimé comme un homme,
Sans patrie et sans nom,
Adonné à tout vent,
J'ai aboli des échelles
Et balayé des prisons...

Es-tu moi, es-tu moi?
Tanpopo, Tanpopo,
Survivant de la terre,
Envolé dans le ciel?

Comme la dague d'Antigone
Qui tranche la peur,
Sans remords et scrupule,
J'achève l'icône
De la mémoire d'Œdipe
Du Soleil et de la Lune...

Es-tu moi, es-tu moi?
Tanpopo, Tanpopo,
Survivant de la terre,
Envolé dans le ciel?

Sorti du mensonge,
Ni souillé, ni damné,
Ni soumis, ni heurté,
Ni l'ombre de moi-même,
Ni chimère d'abandon...

Es-tu moi, es-tu moi?
Tanpopo, Tanpopo,
Survivant de la terre,
Envolé dans le ciel?

Qui regarde - voit à l'œuvre
Le gouffre des airs...
Qui renverse les royaumes -
Déracine les enfers...
Qui écoute son aède
Sur les champs du désert -
Récolte le trésor
De l'amour qu'il sème...

Anthologie de la Forêt Noire

ORAEUS

2015 Bordeaux

À mon père

BENEDICTION

Tu ne me l'as pas donnée,
Le jour où je suis née,
Tu ne me l'as pas soufflée,
Le jour où je suis partie...

Depuis j'ai fait mon chemin
Et je suis arrivée au bord de la nuit...
La nuit sans remords,
Tourments de la vie...

Je suis arrivée au bord de ton lit...
Et toi, qui t'efforces de tracer le grand vide,
Laisser le grand vide,
Retourner mon esprit...

Et puis le silence...
Plus rien ne surgit,
La ligne est coupée
Et le vent se tourmente...

Le vent retentit,
La tempête se vante...
C'est ton avenir,
C'est mon avenir ?

Le passé claque la porte...
Au bout de ton fil,
Au bout de ma langue,
Nos corps s'épouvantent de ce rêve infantile...

Qui n'est pas de ce monde,
Qui n'est pas de ce monde...

LA PORTE

Au bord de cette ville, la jetée, la mer de cailloux,
Le lézard qui se montre,
Son œil me détrempe,
Je suis bien « jusqu'au bout »...

La cabane-hippocampe me verse son rire,
La portière d'une vieille Cadillac se lamente,
La carte de la mère, la terre sans asile,
Le retour dans le ventre...

Le courant me remonte jusqu'au large,
La grande île,
Les nuages s'éventrent,
Que font-ils, que font-ils ?

Les bateaux dans la vase et la Lune dans mes cils,
Je n'irai pas plus loin que l'amour ne me porte,
Dans les herbes marines,
Dans la nacre des coquilles...

J'ai marché à toute force sur les routes des épines...
J'ai perdu mon Paris, mais l'écume ne m'emporte...
L'océan est parti,
L'océan claque ta porte...

HEUREUX DEPART

Ça sera un heureux départ...
La lumière s'ouvre devant,
Toi, l'inconnu présent,
Ne t'attache pas à moi,
Ne t'attache pas à ton corps,
Pars d'ici dans l'ouvert de la mer,
La lumière du ciel,
Mon trésor de père,
Je serai ton emblème,
Je ferai de mon mieux...
Liberté est sans terre,
Liberté dans la mort -
Un départ pour l'Ouvert...

COURIR

Courir sans s'arrêter dans les forêts
Et les plaines, tel un loup...
Hurler la douleur, hurler la douleur...
Je ne t'ai pas entendu,
Ton navire s'en va,
Glisse comme une plume
Sur les eaux, dans la main
De la mort sans détour...

Le passage est tout rouge,
Aussi lent que la nuit,
Aussi court qu'une aube,
Je ne peux le traduire,
Je n'ai rien entendu,
Que le souffle du navire...
Chaque instant est l'amour,
Je n'ai su te le dire,
Tu le sais depuis que j'ai pu te sourire,
Dans tes bras, près du cœur,
J'ai été ton étoile...
Et maintenant je suis loin,
Dans la pluie folle, glaciale...

Quelque temps à compter,
Et puis plus rien à dire,
Me cacher dans une grotte,
Ou peut-être m'enfuir ?

Je ne sais pardonner,
« Part-donnée » à subir...
Ce mystère est des nôtres,
Il finit par t'élire...

Il dessine sur mon front
Le trajet du navire,
Je ne suis qu'une parole,
Je n'ai plus rien à dire...

LA SAISON D'HIVER

Tu perds tes cheveux,
C'est la saison...
Ma voix s'étonne,
Une drôle de vie,
Sans crier gare,
Nous sommes partis,
Chacun de son côté...
Vertu, patrie, blasphème
De croire à mort
Dans d'autres vies...
La fin du jour,
En face de la lumière,
Qui baigne le tout et l'assainit...

À vivre cela
Comme un assaut de la bohème,
Mais qui sommes nous
Le jour, après cette nuit ?

Ton ombre s'enfuit,
La porte sur la cour,
La tombe entrouverte,
Les jambes croisées dans « l'entre-deux »...
Tu n'as jamais voulu admettre
Être allé trop loin dans ce vieux jeu...

Tu ne peux rien y faire,
Tout s'éclaircit et accélère,
Sous tes fragiles chevilles enflées...
C'est la saison d'hiver,
La chambre sept pour six -
Mon numéro de chance,
Mon enfance, sous l'épithète :
« Défense d'entrer »...

UNE BELLE JOURNEE POUR MOURIR

Aujourd'hui c'est une belle journée pour mourir...
Le soleil fait l'amour à la pierre,
Et le ciel récite ma prière,
Le Notre Père à mon père...
La beauté n'a pas de fond, n'a pas de fin...
Amoureuse de la vie,
La rivière de nos sens
Se lève de son lit...
Aujourd'hui c'est une belle journée pour marcher,
Remonter les marches de l'innocence,
Se rappeler les plus doux souvenirs,
Se tenir par la main et courir,
À travers les bois de l'enfance...
Dans tes yeux je l'ai vu frémir,
Ce flambeau doux des rires
De la récréation...
C'est une belle journée pour écrire
Sur nos mains et nos ventres
Les charades de la bonne équation,
Se donner les guirlandes bleu-blanc-rouge,
S'allonger sur le sol et blêmir
Sous le ciel qui nous touche
De son œil, l'avenir...
C'est une belle journée pour dormir,
Laisser fondre la poudre des comètes,
Sur le front brûlant, les pommettes
De ta belle montagne en hiver...
Je ne sais faire bonne figure,
Je me fonds dans les murs,
Et j'écoute les corbeaux dans les glaces noircies
Chanter le mauvais augure...
Je ne suis qu'une main à serrer,
Une larme à saisir,
Secourir une âme reprise à ma mère pour la Mère,
Me faire bercer encore dans ta lumière...

Aujourd'hui c'est une bonne journée
Pour jeter l'amour par dessus bord,
Pour faire taire la sirène...

Lui appartiens-tu déjà ?
Qu'attends-tu pour partir ?

Tu m'es déjà INCONNU,
Tel mon dernier jour sur Terre...

J'AI FAILLI OUBLIER

T'oublier dans ses bras,
J'ai souri à la vie,
Acheté une belle robe
De fine dentelle,
Noire comme la nuit...
J'ai failli t'oublier
Et souri à la vie...

Quand ta voix, toute légère,
A fait tomber en poussière
Notre fil au-dessus de l'abîme,
Quand je disais : « je t'aime »,
Je croyais te sauver, naïve...

Et ce jour de grande joie,
J'ai été inspirée par mes dieux,
Quand tu m'as dis : « au-revoir »,
J'ai serré ta main,
À tout jamais « à demain »...
Et j'ai souri à la vie,
J'ai failli oublier,
Qu'elle fleurissait dans tes yeux,
Toi, mon beau gentleman,
Mon éternel papa,
Que c'était le printemps,
Mon amour indigène,
Que j'ai acheté une robe noire,
En fine dentelle,
Pour faire voler en éclats
Ce qui restait de ma gêne...

Je ne crois toujours pas
Que t'aies préféré en rester là,
Avec celle qui m'a pris la voix,
Et qui m'a laissé en peine...

Et que tu ne me reconnaissais pas,
T'as déjà oublié que t'étais mon père,
À la fin des cent pas,
Dans les bras de ma mère...

UNE BONNE GUERRE

De bonne guerre,
C'était de bonne guerre,
Après tout, dira-t-on...
La farine et le miel,
Le sperme et le sang...

Le vent soulèvera
Les rideaux du voile,
Et le soleil de midi
Entrera dans tes yeux...

Cette étoile, cette étoile,
Qui nous baigne le front,
Elle scelle nos paroles
Devant l'arche de la mort...

Je t'ai aimé, je t'ai aimé,
De tout mon corps,
De tout mon saoul je t'ai bu,
J'ai brûlé, j'ai brûlé tes décors
Et empoché tes deux sous...

Que restera-t-il après toi ?
Qu'une parole des Sept Astres,
Alignés devant moi
Dans la chambre néfaste...

Je tendrai mon oreille
À leurs voix familières,
Tu seras le Huitième,
Je serai la Neuvième...
Nous serons de retour,
La main dans la main,
Nous ferons de l'amour,
Notre foi, notre loi...

Nous aurons notre droit
De nous vêtir de lumière
Dans le ciel du détroit
Et de nous faire la guerre...

Une bonne guerre,
Une bonne guerre,
Après tout, dira-t-on...
La poussière de la terre
Fait le feu des Amants...

LA PEAU DU LOUP

Portes-tu la peau du loup,
Es-tu bien en vie,
M'appelles-tu, sous la pluie,
Au dernier rendez-vous ?
Je porte ton chapeau
Et passe pour ta fille...
Je marche dans la boue
Quelque part dans la ville...

Pourquoi mourir ? C'est fou !
Dans la brillance des évadés,
Notre vaisseau, sans roues,
Flotte au-dessus du lac déridé...

La brume traverse tes yeux,
Renverse mon corps à l'arrêt,
L'encre cyan de tes cieux
Recouvre le vieux Nazareth...
Ils perdent la tête pour des clous,
De la vieille pacotille,
Qui exhale son poison
Au bord de l'eau qui scintille...

Ils perdent tous la raison
Dans l'herbe molle des marais,
Je me suis rendue dans ton champ
Depuis bien des années...

Me voilà, dans tes pas,
Mon Lycos, ma bête solitaire,
J'ai frayé mon passage à l'envers,
Et j'ai joint mes poignets à la terre...

Puis mes os se sont revêtus de plumes,
Je suis bien devenue « la fille de mon père »,
Je hurle la splendeur de la lune,
Et je mords mes cheveux-vipères...

Souviens-toi, souviens-toi,
Nous sommes nés pour voler en éclat,
Et pour s'aimer en éclair...

Souviens-toi, souviens-toi,
Au bout de ce rêve aux abois,
De notre cabane dans les arbres...

Souviens-toi, souviens-toi,
Au fond de ce sombre bois,
Je t'attendrai à table...

LES CONNEXIONS

à C.D

De la disparition vient la peur
De la peur vient l'insomnie
De l'insomnie vient le délire
Du délire vient le gouffre
Du gouffre vient la mort
De la mort vient l'inconnu
De l'inconnu vient la vie
De la vie vient l'amour
De l'amour vient la pluie
De la pluie vient la mère
De la mère vient la terre
De la terre vient le fruit
Du fruit vient le ver
Du ver vient la soie
De la soie vient le désir
Du désir vient la soif
De la soif vient le plaisir
Du plaisir vient la peine
De la peine vient la colère
De la colère vient la guerre
De la guerre vient l'incendie
De l'incendie vient la poussière
De la poussière vient la chair
De la chair vient l'esprit
De l'esprit vient le mystère
Du mystère vient l'infini
De l'infini vient la résurrection
De la résurrection vient l'oubli
De l'oubli vient la satisfaction
De la satisfaction vient la raison
De la raison vient l'intuition
De l'intuition vient l'étoile
De l'étoile vient l'inspiration
De l'inspiration vient le poème
Du poème vient la vision
De la vision vient le père
Du père vient la mission
De la mission vient le désert
Du désert vient le chameau
Du chameau vient la caravane
De la caravane vient le mirage
Du mirage vient l'oasis
De l'oasis vient la fontaine
De la fontaine vient l'assemblée
De l'assemblée vient l'élu
De l'élu vient le rejet
Du rejet vient la prison
De la prison vient la liberté
De la liberté vient le pardon
Du pardon vient la légèreté
De la légèreté vient le vol
Du vol vient la distance
De la distance vient la vitesse
De la vitesse vient le poids
Du poids vient la chute
De la chute vient le choc
Du choc vient la résistance
De la résistance vient la lutte

De la lutte vient la lassitude
De la lassitude vient la désolation
De la désolation vient la solitude
De la solitude vient le serpent
Du serpent vient la reconnaissance
De la reconnaissance vient l'éphémère
De l'éphémère vient l'art
De l'art vient le sens
Du sens vient l'absurdité
De l'absurdité vient l'absence
De l'absence vient le vide
Du vide vient la conscience
De la conscience vient le vent
Du vent vient l'espoir
De l'espoir vient le temps
Du temps vient l'espace
De l'espace vient l'existence
De l'existence vient la misère
De la misère vient la richesse
De la richesse vient la répartition
De la répartition vient l'appartenance
De l'appartenance vient le crime
Du crime vient le châtement
Du châtement vient la grâce
De la grâce vient la laideur
De la laideur vient le blasphème
Du blasphème vient le dieu
Du dieu vient la bohème
De la bohème vient le vagabond
Du vagabond vient le destin
Du destin vient le lot
Du lot vient le commun
Du commun vient la séparation
De la séparation vient la douleur
De la douleur vient la libération
De la libération vient la stupeur
De la stupeur vient le sommeil
Du sommeil vient la dissolution
De la dissolution vient la merveille
De la merveille vient la disparition

... De la disparition vient l'arc en ciel...

LE SANG BLEU

Le sang bleu ruisselle sur mes cuisses,
Ma Comète, mon Larsen dans le puits,
À l'hôtel des Dieux-Alouettes,
Je mords ma défaite et j'accouche de ta nuit...

Toi, mon magnifique cerf,
Tu portais dans tes bois maudits,
Les nids d'acier, et les nids de fer
Qui faisaient cet immonde bruit...

Tu étais une saison de torture,
Une fête d'agonie,
Un festin de rancune
De ceux qui ont sonné l'hallali...

Ils m'ont dit, qu'il n'y avait rien à faire,
Que t'avais fait ton temps,
Et ta grotesque couronne d'enfer,
Tombera par elle-même au printemps...

Je n'ai jamais vu de printemps
Dans ce pays de calvaire,
Je leur ai tourné les talons
Sur ma fine pellicule de verre...

Toi, mon magnifique cerf,
C'est en moi, que t'avais fait ton lit...
Des fils d'acier, et des fils de fer
Grinçants comme de la mélancolie...

PARIS, MA VILLE MATERNELLE (21 AVRIL)

Paris, ma ville maternelle,
Je suis toute à toi,
Je marche dans tes rues,
Comme l'on repose en Dieu...
J'aspire à ta voix,
Qui met l'eau à la bouche
Et le goût pour la chair...

La Médecine, la Philosophie
Brûlent toujours dans tes bras,
La plus belle d'entre les muses,
Que fais-je dans ton lit,
Sur ta vaste pelouse,
Gigantesque chemise de nuit,
Avec ton Chat Noir et ton Râ ?

Ah... Donnes-tu tous ces goûts à la chair du Fils,
Quand le Père est « aux abonnés-absents » ?
La Veuve florissante, le Pêcher du Mystère,
Ta couronne ne pèse qu'à l'instant de la mort,
La couronne de roses au cœur de la terre,
L'horloge d'Osiris, le temps fort de Thot...

Sous les ailes de Ton Nom, je m'y repose en paix...

LA GROSEILLE ROUGE (22 AVRIL)

Je te lave, et je te lave, la groseille enchevêtrée de ma vie...
C'est fort et c'est brave, plonger les mains dans ton sang...

Hier encore, j'étais si pressée...
Aujourd'hui, je porte ton œillet - un cadeau sur la dalle de l'aimée, sous
les pieds innocents des aveugles heureux...

J'ai été votre taureau adoré, je resterai le chevalier ténébreux...
Le dragon est aussi une femme, repliée sur son propre chemin éventé...
Elle a mangé de son cœur et de son foie pour sortir des eaux de l'enfer...
Maintenant, elle porte des habits blancs et se repose sur un rocher, en
versant une larme...

Le château, au lointain, hisse son drapeau immaculé...

C'était la semaine de la résurrection, et on lui a accordé sa dignité
humaine, alors qu'elle est morte dans son humanité...

« Chut... Chut... », - disent les gardiens de cette magnifique Dame, et toutes les
langues de Babel deviennent une terre fluide...

Nous avons faim et nous avons soif, quoi d'autre ? QUIDAM ? Qui a laissé
cette fleur sur mon chemin ?

Elle verse une larme, car elle a dit : « à demain » à sa bête triste et morte
de chagrin...

« À demain » - résonne encore dans ses bois, et le bambou noir se plie aux
besoins...

Tu connais ainsi « l'au-delà »... Hier encore, c'était si excitant...
Aujourd'hui, la fille-de-son-père ne veut que rester tranquille...
Tout s'explique, une fois passée dans le chas de l'aiguille...

« À demain » est un Ange qui ouvre la coquille de l'oiseau, qui jaillit dans
le feu des habits, des lambeaux de veufs et de veuves trahis par leurs ombres
décapitées...

Ah... L'amour du père et de la fille, tu pourrais submerger les cieux !
Mais tu restes tranquille, telle une pyramide sur une île, et tu gardes ton
secret dans mes yeux...

*** 24 AVRIL

Le vent a soufflé et le Phénix est content,
Le vent a sonné et le Phénix a déployé ses ailes,
Le toucher léger de ses plumes a enflammé mes cheveux,
L'heure est venue pour m'ôter cet amour...

Il avait un corps comme un paysage de printemps,
Son regard était celui que l'on pose sur les contrées de l'enfance,
Il avait un rire de Sage-Fou, le savant qui comptait sur ses doigts en or,
Qui a soudain revêtu son chapeau et brûlé l'essence...

Il m'appelait, comme toujours, par un prénom de garçon,
Repêché dans le lait des faïences,
Dans le gel de son temps imprimé sur les fronts,
Et les « tartes-aux-chatons » pour finir les sentences...

Ah... Ses mots sont mouvants comme les glaces en souffrance !
Mais je ne sens ni rupture, ni errance,
Sous le sceau d'un accord, les yeux dans les yeux,
Dans chaque larme des bouleaux
Je ne vois qu'un pays transparent,
DÉLIVRANCE...

P.S. Deta botte-à-ressort a filé un caillou de ta folle renaissance...

Anthologie de la Forêt Blanche

ORAEUS

2015 Bordeaux

À mon père

TRINQUONS

Trinquons au départ dans les temps,
Dans nos corps les images s'animent...
Trinquons à l'eau argentée,
Car il y a des choses qui s'en vont, et d'autres qui arrivent...

Autrefois, j'avais perdu votre don -
Il me revient sur le pont, depuis l'autre rive,
Il a le visage d'un amant, le corps d'un héron
Et la voix d'une lyre...
Chantons ensemble l'abandon à la nature de myrrhe,
Les mots d'adieu pour les mots rompus de notre fou-rire...

Sur le départ, encore et toujours,
Gardons l'étincelle de l'empire -
Elle se reflète dans nos yeux et brûle sur nos fronts,
À l'instant où se meurt le jardin des vieux souvenirs...

Trinquons sur le départ - nous restons !
Dans le temps d'un voyage sur une île,
Dans le temps d'un passage du paquebot juvénile,
Et de son salut du bonheur à la corne de brume,
Pour la Demoiselle d'Honneur du Soleil et de la Lune...

LE CIEL S'EN VA A TOUT VA

Le ciel s'en va, à tout va, dans la mer de Touva...
Tu es entré dans l'éternité, ou l'éternité est entrée en toi?
Tes membres se sont dissous au-dessus du seuil, que tu as traversé avec le
sourire, sans te retourner une seule fois en arrière...

Tes mouvements se sont ralentis, comme pour reprendre leur élan pour un vol
plané, au-dessus de ce seuil, que tu as traversé sous mes yeux, sans te
retourner une seule fois...

Je me suis agrippée à ton dos, j'ai enlacé ton cou, et j'ai fermé tes yeux
avec mes mains, au-dessus de ce seuil, que l'on ne traverse qu'une seule
fois, que l'on traverse seul, et avec le plus grand sourire, le plus beau
qu'il nous soit donné... Sans regrets et sans hésitations... Comme l'on saute à
l'élastique au-dessus du Grand Canyon, des chutes du Niagara et des pics de
l'Himalaya... Comme l'on plonge dans la Mer Rouge, la Mère de l'Égypte et la
Mère de toutes les mères... Comme l'on tombe dans les profondeurs insensées et
méconnues, si lointaines et si proches... Comme l'on retourne chez nous, chez-
nous secourable, tel l'amour d'une vie oubliée...

C'EST MAINTENANT SANS IMPORTANCE !

Tu marches au-dessus de ce seuil un instant insolite...
Et je suis ton formidable fardeau, que tu laisses tomber sur le sol doux de
l'herbe folle, qui caresse mon visage dans ce jeu, jamais terminé, des nuages
d'un ciel qui s'en va avec toi...

ARCHE DE NOE

Quelques gouttes de ta mort... Et le rêve est parti,
Reste-t-il autre chose de l'amour de ma vie ?
Ce vieux moi, ce vieux moi qui s'étonne des blessures,
S'assoupit sur la dune et glisse dans l'oubli ?
Cet esprit, qui le touche, fait de lui un soupir,
Du miroir de nature, qui ondule ses désirs,
Il extrait l'encre rouge et renverse l'empire...

Il est las des tortures par le temps et le fer,
Dans cette grande aventure, d'être pétri du désert,
Lavé par les sables,
Écorché par les airs,
Cuvé dans la nuit,
Porté aux étoiles,
Brûlé au soleil,
Jeté aux fourmis,
Dévoré de tout vent sur la croix du serpent,
Et blanchi comme un os qui s'enfonce dans les dalles...

Vaste comme le ciel, l'Esprit se retire,
Et sourit de son œuvre...

Le vieux moi s'évapore,
Et devient volatil,
Et devient uniforme,
Et devient infailible...

Telle l'Arche de Noé,
Mon Arche de Noé...

IMAGE DE SOI

L'Image de Soi ne ressemble à rien d'autre qu'elle-même...

L'Image de Soi grandit dans l'ombre et embrasse des océans
qui s'étendent à perte de vue des possibilités inespérées...

L'Image de Soi n'est pas pour autant un chef-d'œuvre...
Elle est simplement une possibilité d'exister, flotter en ce bas-monde,
telle une sphère anonyme, légère et maniable, la pâte sulfurée et translucide
(pourquoi, diable, s'enflamme-t-elle, quand elle croise les formes en
mouvement, pourtant si belles ?)...

Dans ce lit naufragé il n'y a personne pour la retenir,
et à la surface - personne pour la recevoir...
L'Image de Soi ne peut être vue par quiconque,
et pourtant elle existe...

Elle devient un témoin de l'amour et du désamour,
elle porte tous les germes et toutes les traces des aventures et désolations,
comme un lit transparent qui accueille les âges respectifs de chaque corps...

L'écriture devient son miroir qui la décompose en syllabes,
puis en lettres, puis en sons primaires...

Et quand le cortège du sens disparaît définitivement,
il ne reste que la réminiscence du premier « A »...

Quand l'Image de Soi atteint ce degré d'abstraction,
une larme jaillit et l'emporte dans un espace éthéré...

Et nous restons là, hébétés par ce spectacle,
dans l'étreinte de la terre nourricière,
simple comme Le - Bon - Jour...

L'ENFANT

Maintenant tu n'es plus la déesse ou la mère,
Tu es une enfant qui me donne la main pour descendre une marche,
Au-dessus de l'enfer qui s'estompe sous ton pas...

Maintenant le soleil se couche et mon ombre s'accroît,
Elle se moque de ma belle crinière qui balaie ton chemin...

Tu me touches avec ton sourire et sautes dans mes bras,
Où sont-elles, les années de lumière ? - j'en ai plein les reins...

Ma seule foi, ma seule loi - c'est ta pure haleine
Qui ébranle mon été de plomb...
Quand le silence se fait dans ma sphère,
Il n'y a que ton Nom dans le souffle du vent...

LE TEMPS S'EN VA

Le temps s'en moque,
De nos effrois dans leurs belles loques...
Je suis à toi,
C'est notre tour,
Je suis l'amour,
Je fuis l'amour...

Le ciel déplace nos vies de fous,
Nous sommes perdus dans l'infamie...
Je suis la mort,
Je fuis la mort,
J'ai toujours tort -
Je gagne des vies...

L'été s'en va,
L'été s'en moque,
Mon arbre fleurit...
Je suis son fruit,
Je fuis son fruit...

Et je m'engendre,
Et je m'en lasse
De n'être ainsi
Jamais saisie...

AMOUR - AGAPE

à M.H

Tu as surgi dans mon être comme un amour d'été,
Le réceptacle parfait de ma passion...
Et tout mon corps s'est figé dans un délicieux trouble,
Mon jardin de rosiers,
Le mariage au parfum d'inceste -
La Seine a saisi ta cheville pour designer son élu...

Élu-Ailé,
Tu as porté le soleil à ma bouche...

Élu-Ailé,
Mon Amour - Agapè...

Tu m'as rendu mon temple du désert,
Et ce désert a fleuri
Dans ta main tendue à mon âme
Sur la pente divine...

Amour - Agapè,
Mon Artiste - Artifex,
La cornue de la vie,
La coquille du supplice...

Me reviens-tu encore
Pour me rendre mon fils ?

ANIMAUX FABULEUX

à J.M.

Nous sommes les Animaux fabuleux, les animaux incertains,
Nous sommes les feuilles dont poussent les tiges,
Et les tiges dont poussent les racines du ciel,
Nous frémissons à chaque lever du vent et subissons les tourments des ailes...

Nos ventres sont les soleils du midi,
Gonflés aux confins de l'univers,
Et nos amants sont des dieux périlleux,
Insatiables dans leurs colères...

Nous sommes nés dans les fables perdues, abandonnés de nos mères,
Nous avons grandi sur les routes, à la recherche de nos pères,
Rien n'a jamais été à la hauteur de nos désespoirs,
Avant de nous voir dans les yeux d'Animaux Fabuleux...

Nous avons déroulé le fil de nos vies, en marchant à l'envers,
Et puis nous nous sommes enfoncés dans la terre,
Nous sommes ressortis depuis les rochers, tel un simple torrent,
Et nous avons emporté nos vaisseaux dans le vaste horizon...
Rien n'a jamais égalé nos pertes de raison,
Avant d'entendre les voix d'Animaux Fabuleux...

Nous avons protégé nos petits à ciel ouvert au-dessus de nos os,
Le vent a soufflé leurs noms et a pris nos saisons,
Insensés, nous sommes tombés en amour,
Et avons parcouru la voute des âmes-sœurs,
Nous avons célébré nos esprits et dansé notre vie
Sur la ligne de mire de nos corps,
Traversé les strates des maux divins,
Et trempé nos stigmates dans la lie du vieux vin...
Rien n'a jamais égalé le gout de nos âpres sueurs,
Avant de mordre dans la chair d'Animaux Fabuleux...

Nous avons pris la flamme bleue du désert pour la mer...
Félée, l'Étoile des Errants a déposé ses voiles à nos pieds...
Nous avons marché sur ses eaux, vers le centre d'éclairs,
Et de l'Arbre de Vie, nous avons cueilli un enfant ailé au cœur découvert...

Et rien n'a jamais égalé notre amour des bêtes,
Avant de mourir dans la peau d'Animaux Fabuleux...

LA FIANCÉE DES LOUPS

à J.M.

Parti, parti, vous êtes parti pour toujours, chercher votre épouse céleste !
Vous m'avez rendu mon hommage...

L'Homme-Age...

Parti, parti, je vous cherche dans le son et l'image,
Dans le double-visage d'une vitre...

Les fous, nous sommes fous à vouloir vivre comme les bêtes...

Dans mon corps l'amour fait présage...

Ça a été notre fête dans le cœur du village,

Nous avons retrouvé l'autre ciel, l'autre page...

Et la mort a eu tort, pour toujours, et sur tout !

Je pourrai réécrire « notre père » sur ce bout du rivage,

Mais le soleil a brûlé mes lèvres et ma peau...

Une femme a perdu son bébé sur les quais du métro,

Elle a détourné ses yeux vers une autre lumière,

Et la douleur l'a saisie comme une reine...

Une autre femme est allée photographier les bateaux,

En pensant qu'elle pouvait décharger son fardeau

Aux hommes qui caressent le bois comme l'on caresse une dame,

Mais elle a perdu son cercueil et noyé sa flamme...

Toute sa famille dispersée est tombée dans ses yeux...

Rien ne peut l'achever, rien ne peut la faire vivre...

Entre-deux, entre-temps, le courant est monté et l'amour chavire...

Quel amour, pour quel mot ?

Quelle image, pour quel fil ?

Que des vastes serments,

Que l'empreinte de la ville...

Je renais dans mon sang,

Et je chante pour brûler...

Et quand j'erre dans le vent,

Je ne peux que l'hurler...

Cet amour, cet amour, ce manque de fer,

L'anémie dans la cour,

Aux fenêtres dans la terre

Et les portes dans le four...

J'ai besoin d'un amour,

Par amour, pour l'amour !

Un amour de toujours,

Pour toujours...

D'un seul jour...

MERCURE, C'EST TOI ?

Pourquoi m'enivres-tu de ton éclat, de ta colère,
Des flèches d'amour des yeux bridés ?
Le prince des pauvres,
Le roi des isolés...

Mercure, c'est toi ?
Dans les débris des vieilles années, futiles et sombres,
Les ombres d'autres ombres et des ténèbres damnées...

Le prince des morts,
Le roi des rédemptés,
Je suis à toi dans ton reflet
Pour être moi dans ton étreinte...

Amour, c'est toi ?
Pourquoi tourmentes-tu mon cœur gelé au fond des bois,
L'enfant des neiges, si laid et si méfiant,
Qui mord ta main et fuit le nord...

Amour, c'est toi, qui viens de m'enlever ?
De soulever le poids de l'univers,
Qui est en toi,
Qui est en moi -
Le simple ver de soie...

L'amour, c'est toi ?
Pourquoi suis-je revenue
Ici et là,
De haut en bas,
Et tout autour,
Me fondre dans la croix ?

Le fils, le père,
La fille, la mère,
La sœur, le frère -
Comme tout est là,
En Toi...

Mon seul repère,
Et le refuge de vie sur terre,
Mon AME-AMI,
La flamme dans la nuit,
Et mon dernier salut
À l'œuvre du paradis...

CET ARBRE...

Dont les racines sont l'amour des anciens, est à ta portée...
Les fleurs de cet arbre sont l'amour des enfants à naître...
Le tronc de cet arbre est une corde à double-hélice, ou un serpent à deux têtes : une empoisonne, et l'autre guérit...

Les branches de cet arbre sont le pont entre deux mondes :
Celui où je t'avais retrouvé, et celui où nous nous sommes perdus dans le fleuve, au bord duquel il prend racine...

Ce fleuve s'écoule de son pied et revient dans ses feuilles, à travers la pluie cicatricielle qui reflète les visages des anges...

Ce fleuve s'écoule vers les collines verdâtres et les rochers, où s'allongent les bêtes majestueuses aux yeux écarlates et aux poils dorés...

Ils attendent tous la venue d'un élu de mon corps et de mon âme qui n'aura peur d'aucun de leurs regards...

Venu de loin, du centre de la terre et de la périphérie du ciel, cet homme, pas tout à fait viril, aura quelque chose d'une femme, pas tout à fait douce, et ses yeux seront tels les yeux d'un reptile...

- Tu auras des ailes, et j'aurai une dague...
Et alors, j'aurai enfin compris que ce n'était pas toi, qui m'as tant tourmenté, mais ma propre lame enfoncée dans mon flanc...

... J'aurai enfin compris que durant tout ce temps, où je ne pouvais que blâmer ta cruauté, indigne des immortels, tu m'avais porté sur tes épaules...

LA MATIERE

Est une fille de l'esprit...

L'esprit nous a fait le don de la matière et lui a donné la faculté de se renouveler par amour...

L'esprit reste un et inchangé... La matière est en mouvance et elle se renouvelle...

Toutes les relations sont une relation de l'esprit et de la matière...

Il convient d'aller vers l'amour... Là où le cœur est humide, il y a de la vie, et il y a le chemin à arpenter...

C'est la liberté première - écouter le cœur qui est, à la fois, l'esprit et la matière...

C'est pour cela dans ce vaste monde extérieur et intérieur, le cœur reste le seul liant nécessaire pour suivre le chemin de l'évolution...

Séparé de l'esprit, il n'est qu'un organe ordinaire, relié à l'esprit, il devient le vaisseau spatiotemporel...

Voir avec le cœur est le propos des chamans et tous les autres guides de l'humanité...

Voir à travers les images est une vision supérieure de l'esprit doué de raison et d'amour pour ses semblables...

Voir à travers le monde est le don des visionnaires du futur...

Semblable à une graine, l'âme se libère des couches inférieures des visions et s'élève vers les hauteurs lointaines...

L'arbre comporte les fleurs dorées qui s'ouvrent et illuminent les esprits et les visages...

CET ARBRE - C'EST TOI...

Ses vieilles écorces tombent, comme tombe le mal repoussé par ta peau...

La fille de l'esprit, la matière, est mortelle dans son immortalité, et immortelle dans sa mortalité...

La ville, comme toutes les villes, est semblable au Sphinx, elle nous retient dans ses entrailles... Mais une fois ressortis de ses orifices, tel un œil ou une oreille, nous sommes montés sur sa couronne pour observer les déserts splendides... Nous avons survolé ses espaces, regardé les divinités antiques dans les yeux, et nous avons reconnu la liberté qui nous a été ôtée...

La fille de l'esprit se prosterne et nous enveloppe, elle nous nourrit et nous protège, car elle est l'amour de son père juvénile...

En vérité, nous avons la forme d'une sphère, et nous n'avons pas de poids...

Nous sommes libres comme le vent qui féconde les vierges à travers les rayons solaires...

Nous sommes tout et rien, ici et là, comme le crépuscule et la rosée du matin...

Nous sommes l'aventure entre deux mondes, et nous n'avons jamais cru aux ombres de notre lumière...

TERRA INCOGNITA

J'ai toujours voulu être ailleurs qu'ici...

" Ailleurs qu'ici " et " ce que je recherchais " étaient toujours si loin...
L'équilibre-fantôme, le bien-être de l'existence, le droit d'occuper une
place sous le soleil... Pourquoi en est-il ainsi ?

Parce que l'amour que j'ai tant voulu acquérir ne revêt pas le visage de la
bienfaisance, il est là, brutal et tranchant... Il s'élève entre moi et le
monde, et dicte ses droits...

Ce qui doit surgir, sort douloureusement de ma poitrine et inonde des pages
incompréhensibles pour les autres...

J'ai toujours cru à chacune de mes pensées, chacune de mes fascinations, et
j'ai toujours parcouru le monde ne me servant que de cartes militaires...

La Terra Incognita était la maison symétrique et parfaite pour mon estomac
spirituel...

Depuis, l'écriture creuse dans les plaques de terre, les mots, rien que les
mots...

Le fleuve incessant de la pensée fugitive et irrémédiable se brise dans mes
mains, désormais vieillissantes et fautives...

Encore un peu d'amour, avant qu'il ne reste plus rien à savourer, rien à
mettre sous la langue empoisonnée par ses propres paroles...

Encore un peu de tendresse dans la mélancolie qui embrasse nos corps, si
parfaits dans cet instant d'incertitude...

Ce qui est sorti de moi, ce sont les eaux de l'enfant qui cherche son chemin
vers la lumière...

Ce qui est sorti de moi, est le sang qui berce mon cœur dans son chant
illégitime...

Combien de temps avant la délivrance ?

Combien de temps avant que mon ombre ne se couche, comblée de cette
verticalité menaçante ?

Combien de temps avant la fin de la nuit terrestre ?

ÊTRE ARTISTE...

Ce n'est pas tant créer les œuvres, ou sublimer les émotions, mais c'est se sentir de plus en plus privilégié d'entendre les voix des anciens dieux... Que cela aboutisse, ou n'aboutisse pas, à une reconnaissance humaine, les voix des grands astres te guident au-travers de la matière en évolution... Que tu le veuilles, ou pas, que tu l'acceptes, ou que tu le refuses, ces voix vivent en toi et agissent dans ta vie matérielle...

Elles n'ont pas d'intérêt propre, ni de besoin de survivre comme un être humain... Pourtant elles indiquent les portes secrètes par les songes et les rêveries, l'endroit où tout est paisible et lumineux, comme dans les souvenirs d'enfance, accessibles instantanément...

La seule condition étant : l'acceptation de l'ignorance et de l'abandon initial, que chaque artiste doit vivre de l'intérieur et de l'extérieur...

Les conditions de ta vie ne sont que passagères, elles ne relèvent pas des choix délibérés, mais des mouvements coordonnés des espaces interchangeable qui modulent le monde...

Ce n'est pas tant la création qui peut résoudre ce manque initial d'unité... Les objets d'art achevés sont les pièces à conviction des événements intérieurs...

Les portes de la sortie de soi-même sont à portée de main, mais elles ne doivent être empruntées qu'à condition d'y retourner !

Les rayons du Soleil et de la Lune sont les cordes sensibles de l'instrument de l'âme...

Les voix des anciens dieux s'en accaparent pour leur chant de l'éternité...

CORPS ETRANGER

(C'est ainsi que la vie est faite)

Le camouflage de l'être, la vie en sourdine, les secrets des jardins souterrains et les villes emmurées, découvertes à fleur d'une flamme d'un flambeau qui caresse le visage et le corps étranger...

Le corps étranger nous montre le flux de nos paroles, notre balancement entre les piliers destinés à s'effondrer...

Chercher l'image, ou chercher la femme, sans lui rendre quelconque hommage par le silence grisé, car le silence peut devenir jubilatoire quand il est mis en lumière, est parfaitement stérile...

Sans hommage, cette mise en abyme est un cercueil de Narcisse, le tête-à-tête avec l'hémorragie de l'enfant mordu par les bêtes philosophales...

Pourtant ces bêtes disent : « Donnez de l'importance aux autres que soi-même, donnez de l'importance au vide sans le noircir d'encre ou de sang... ». Car le vide est sublime et serein, et il est au-dessus du personnel... Mais qui est là pour l'entendre ? Qui est là pour le traduire ?

Le corps étranger est suspendu au-dessus de cette scène, qui n'a pas su se transformer en Monde... Le monologue de fin, la tombée du rideau invisible, enfin, le silence...

Le miroir de tous nos défauts, l'autre que soi-même, a la sensation d'échec, pourtant il a montré du doigt la mauvaise porte aux imbéciles... Chacun a le droit de s'y perdre pour toujours !

Mais la faute ne peut être rejetée sur le corps étranger qui porte le coupable jusqu'au Golgotha, et s'enracine pour y demeurer...

TERRE ROUGE

Qu'il y a-t-il ici-bas ?
Si belle musique,
Si beaux mensonges...

Nous vivrons pour toujours,
Ensemble dans la fleur d'or,
Dans la tige d'Espérance,
Dans la terre d'Amour,
Dans les racines du temps...

Vivre ou mourir - quelle différence ?
Sans toi, je me rêve,
Je m'avoue perdue,
Tant de richesses pour un tour vers l'étoile
Qui s'éteint au petit matin...

Ton corps se condense,
Mon toucher l'anime,
Tes yeux, les paysages de rayons immobiles,
Scrutent mon abîme bleu...

Pardon, pardon... De m'avoir laissée seule avec ton absence...
J'ai cru revivre au-dessus des faux souvenirs,
Mais rien n'est perdu - tout se délasse...

LE RESTE DU TEMPS...

Comme Duras, je voudrai tout écrire,
Comme Isis, je voudrai te faire revenir,
Comme Vinci, je voudrai dessiner tes dieux androgynes,
Comme Œdipe, je voudrai recouvrer la vue pour revoir ta lueur...

LA DANSE AUX ETOILES...

Nous vivrons pour toujours
Dans l'infini-souvenir du futur...

Les empreintes de nous-mêmes dans toute apparence,
Dans les laps des mots suspendus,
Les fractales des yeux-dans-les-yeux...

Le monde est ton jour,
L'amour est ma nuit...

Nous vivrons pour toujours,
Entourés de la grâce,
Bercés dans ses bras...

Aimants et aimés
Pour se suivre dans la ronde...

Revenants - revenus
Dans la gloire de l'espace...

Suspects - suspendus
À deux doigts du sol...

L'on fera tache sur la Lune,
Et l'on nagera jusqu'à Mars...

On vivra pour toujours
Dans son sang farouche...

On mourra dans le rêve
D'une Terre Natale...

TERRE ROUGE